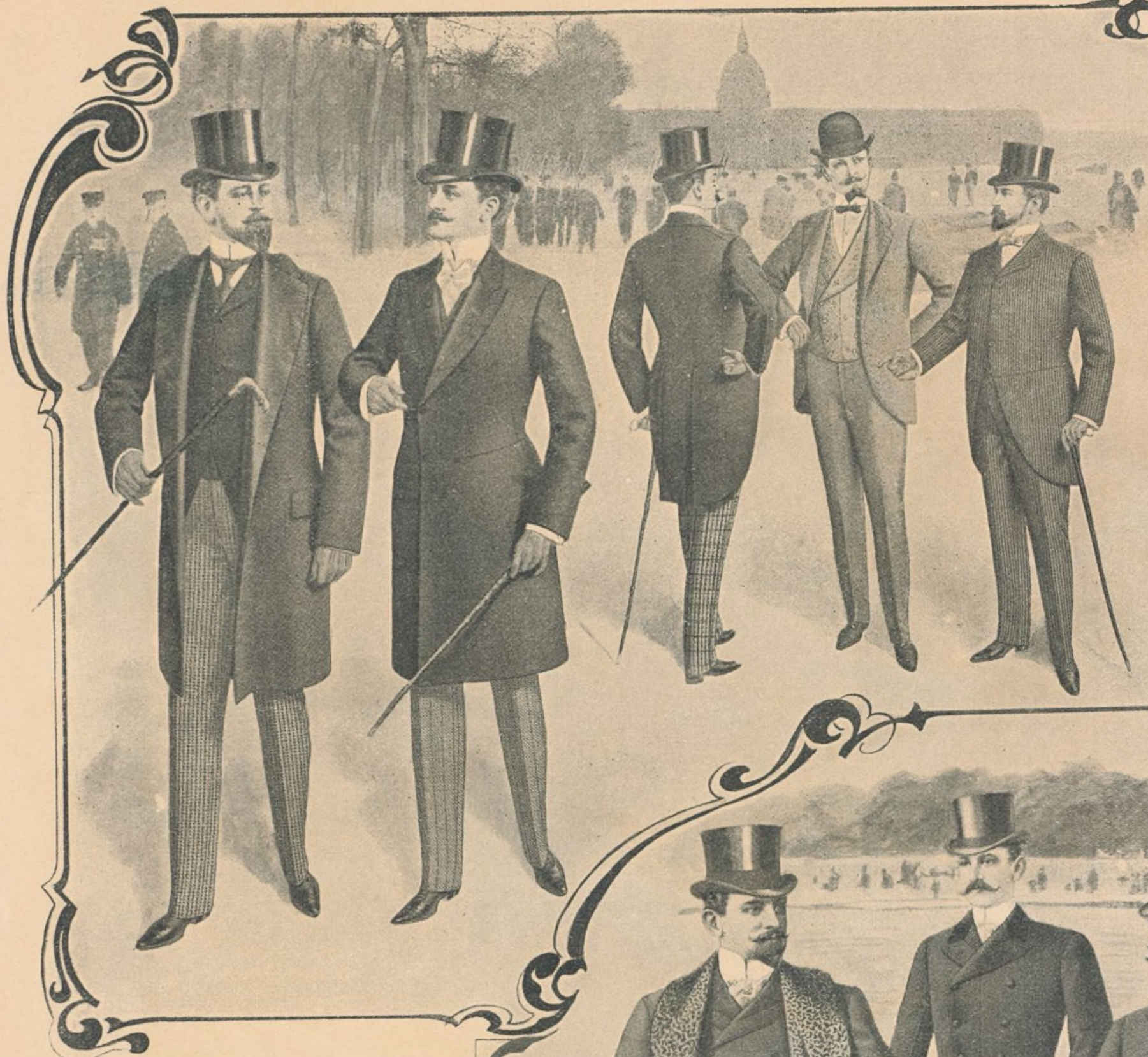


FIGARO ILLUSTRÉ



Guillemet

Hiver 1899-1900
 Modes d'après **HIGH LIFE TAILOR**



D'autres peuvent
 habiller
 bien

HIGH LIFE TAILOR HABILLE MEUX !!!

Voyez
 ses

merveilleux

COSTUMES & PARDESSUS

à 69,50

sur mesure

17, FAUBOURG MONTMARTRE

Succursale, 112, rue de Richelieu, COIN DU BOULEVARD

Ayuntamiento de Madrid

FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50

ÉTRANGER. Union postale
Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50

PUBLICATION MENSUELLE
Paraissant entre le 5 et 10 de chaque mois.

TARIF SPÉCIAL POUR LES ABONNÉS
Du Figaro quotidien.

SOMMAIRE DU NUMÉRO DE NOËL

L'OBSTACLE, par RENÉ MAIZEROT ; illustrations de WOSTRY.

LA CANTILENE D'EULALIA, par FIÉRENS-GEVAERT, illustrations de L. CHALON.

LA LÉGENDE DU TÆNNIKEL, texte et illustrations de P. KAUFFMANN.

LE MAUVAIS RÊVE, pantomime japonaise en quatre tableaux ; texte et illustrations de F. RÉGAMEY.

DOUBLES PRIMES HORS TEXTE EN COULEURS

UNE VISITE A BORD, par LUCIUS ROSSI.

LE THÉÂTRE AU VILLAGE, par ALONZO PEREZ.

COUVERTURE

L'ANNÉE 1900, par O. GUILLONNET.



L'OBSTACLE, NOUVELLE, PAR RENÉ MAIZEROT (page 262)

L'OBSTACLE

MADEMOISELLE Andrée de Verfeil aimait le Bois comme d'autres demeurent attachés à quelque parc paisible où s'ébattit leur enfance, où rêva leur jeunesse.

Elle en connaissait les moindres détours.

Elle aurait pu y errer avec un bandeau.

Elle lui devait l'éclosion précoce d'un corps gracie, souple et fort de nymphe chasseresse qui nargue la fatigue et se plaît aux exercices violents, un teint d'une admirable transparence et — ce qui navrait son père, dont l'unique souci était de paraître toujours jeune, — d'avoir tellement la démarche d'une femme que,

dans les magasins et les restaurants, on l'appelait déjà madame.

Puis, plus que partout ailleurs, plus que dans l'hôtel du boulevard Maillot dont le marquis de Verfeil, devenu veuf, n'avait respecté ni les meubles de famille, ni l'arrangement qui évoquait des habitudes d'ordre, des traditions pieusement conservées, dans le quartier noble d'une ville de province, elle s'imaginait y frôler l'âme dolente, mystérieuse et tendre de sa mère, de l'infortunée dont le Destin l'avait séparée au premier tournant de la vie.

Là, un jour, dans la rumeur solennelle et triste des pins, elle



l'avait retenue entre ses genoux, s'était brusquement écriée d'une voix rauque :

« Serais-tu heureuse, chérie mienne, si je t'emmenais loin, très loin, si je te gardais *pour moi, pour moi toute seule* ? »

Andrée avait battu des mains, s'était écriée, dans un élan de joie éperdue :

« Oh ! pour sûr, maman, que je serais heureuse, heureuse, heureuse !... Et on partirait bientôt alors, on irait plus loin qu'Houlgate... Dis tout de suite, dis, quel jour ?.. Si c'est un secret, je te le jure, je ne le raconterai même pas à Line, même pas à mes poupées... »

Et avec un sourire douloureux, madame de Verfeil l'avait interrompue :

« Je ne le sais pas plus que toi... »

— On resterait longtemps là où tu veux aller... On emporterait beaucoup de malles, beaucoup de cartons ?

— Très longtemps, *peut-être toujours* !

— Toujours ! »

La fillette réfléchissait, étonnée, inquiète, raidie comme si on

l'eût poussée vers une chambre obscure, puis revenait à la charge :

« C'est-il des eaux que t'a ordonnées le docteur Bernac ? »

— Oui.

— Pauvre maman jolie, tu es donc malade ? »

Elle avait noué ses bras autour du cou de madame de Verfeil, comme avec un tel effroi de la perdre, que celle-ci en était demeurée toute émue, toute tremblante.

« Je me figure l'être ! »

O les larmes qui avaient alors afflué à ses paupières meurtries, voilé ce qui restait de lumière dans ces yeux résignés et las d'innocente victime, métamorphosé un instant ce délicieux visage pâle, charmant, à peine fané, pareil à une rose de l'arrière-saison, en une face morne d'aveugle ; les larmes que, dans un effort surhumain, elle était parvenue à retenir, à refouler au fond de son cœur ; les larmes qui eussent attesté comme elle mentait, comme elle souffrait, qui eussent pu causer de la peine à Andrée !

« Tu parles comme papa, à présent. »

Et, redevenant curieuse, insistant sur la phrase ambiguë et imprudente qui avait jailli des lèvres enfiévrées de sa mère, elle avait ajouté :

« Mais pourquoi que tu ne veux personne avec nous deux ? »

— Ça ne te suffirait pas de m'avoir?... Ça ne te ferait pas plaisir de ne plus partager ta maman avec les autres ? »

Le regard fixe, les traits tirés, les lèvres exsangues, comme un joueur qui n'aurait pas cessé de perdre et qui risque, dans un dernier coup, tout ce qui lui reste, madame de Verfeil s'était penchée sur le front pur de sa fille, comme pour lui suggérer la réponse décisive qu'elle espérait, qu'elle souhaitait, qu'elle implorait :

« Papa, Line, Gérard, tante Lotte, ce n'est pas des autres... »

— Si... »

Elle l'avait arrêtée, sèchement, impérieusement, comme d'une cinglée de fouet, et s'était aussitôt ressaisie :

« Évidemment... Il ne s'agit pas d'eux... »

— Ah ! ce qu'on va être à la fête, petite maman !... Tu nous loueras une charrette avec un poney, promets-le... Papa viendra du samedi au lundi... Il y aura une belle chambre pour tante Lotte, et on nous mettra ensemble, Line et moi... »

— Oui... oui... »

Allons, bavarde, sauvez-vous et courez un peu... »

Et tandis que la fillette s'élançait, joyeuse, derrière son cerceau, les cheveux et les jupes au vent, les mollets nus, fine, souple, agile comme un faon qui bondit à travers les halliers, la marquise, accablée, défaillante, avait soupiré dans ses mains crispées :

« Mon Dieu, n'aurez-vous pas pitié de ma détresse, me refuserez-vous même le cœur de cette enfant qui n'est, qui ne peut plus être qu'à moi ! »

Des mois après cette scène, un autre jour, où de lourdes nuées d'orage se chevauchaient et se heurtaient dans le ciel, comme les vagues boueuses

d'une marée d'équinoxe, la condamnée que suivait de tout près son coupé, qui s'appuyait, amaigrie, épuisée, fantomale, sur une canne, qui s'arrêtait pour reprendre haleine à chaque pas, morte vivante, aux joues creuses, aux lèvres de cire, aux prunelles ternies, était venue s'asseoir devant le lac de Saint-James.

L'eau, fouettée par de violentes rafales clapotait contre les rives, avait des teintes de plomb fondu, charriait d'innombrables pétales blancs. Les pelouses, les buissons, les lignes de peupliers disparaissaient dans des remous de poussière.

« Est-ce que nous ne rentrons pas, mère chérie ? J'ai peur de la pluie, avait bientôt murmuré Andrée. »

— Sois tranquille, elle est encore loin, et rien ne nous presse... Cet air de printemps sent si bon... Il me guérira plus vite que leurs remèdes... M'aimes-tu, ma grande, m'aimes-tu de tout ton cœur ? »

— Plus que de tout mon cœur, plus qu'aucune petite fille au monde n'aime sa maman, plus que les anges, dans le paradis, n'aiment le bon Dieu... »

Elle était tombée à genoux comme pour prononcer des actes fervents de consécration et d'offrande, catéchumène que les retraites ont exaltée, qui est à la veille de sa première commu-

nion, avait saisi les mains diaphanes de la marquise, ces mains de mourante, froides et moites, que les veines gonflées striaient d'étranges stigmates, et les couvrait de baisers.

« Et si je ne guérissais pas, si tu me perdais, mon cher trésor, si Dieu me rappelait à lui, penserais-tu souvent à moi, te souviendrais-tu longtemps de ce que j'ai essayé d'être dans ta vie, me remplacerais-tu dans ton cœur ? »

— Ne dis pas des choses pareilles, ne me fais pas de chagrin, maman, petite maman jolie... Est-ce que ça pourrait arriver que je ne t'aie plus, que tu meures ? »

Madame de Verfeil avait continué, farouche, comme sans avoir entendu ce cri de douleur :

« Si ton père se remariait, si, tôt ou tard, il donnait ma place à une autre femme, jure-moi, mon enfant adorée, que tu te détournerais obstinément de ses tendresses, fût-elle bonne, affectueuse, maternelle envers toi, que tu la considérerais comme une étrangère, comme une intruse. »

Andrée, stupéfiée, se taisait.

« Et chaque soir, avant de t'endormir, tu réciteras cette prière que j'ai écrite pour toi, que tu trouveras dans mon livre de messe : « Mon Dieu, faites que « j'aie dans la vie « plus de bonheur « que vous n'en « avez accordé à « ma pauvre ma- « man ; pardon- « nez-lui comme « elle a pardonné « aux ingrats et « aux coupables. « Mon Dieu, gui- « dez-moi, proté- « gez-moi à tra- « vers les dangers « les mensonges, « les tentations, « puisque maman « qui me guidait « et qui me proté- « geait n'est plus « là. Mon Dieu, « recueillez dans « la paix éternelle « ma chère ma- « man, et donnez- « lui la joie de ne « pas être com- « plètement sépa- « rée de sa fille « dans l'autre vie, « de la suivre de « loin dans le « cours des an- « nées, de la voir « arriver au port « sans trop de « luttes, sans trop « de déchirures, »

« sans trop de souffrances... » Elle avait eu un long râle d'agonie en exhalant ces derniers mots : « Sans trop de luttes, sans trop de déchirures, sans trop de souffrances », penché la tête, glissé sur le banc, ainsi qu'aux approches de la mort. Et sous de grosses gouttes de pluie, sous les éclairs qui incendiaient le ciel noir, le cocher et la garde-malade avaient dû la porter dans le coupé, attendre en émoi qu'elle se ranimât...

Et aux lendemains de la séparation suprême, quand tout avait été fini, alors qu'elle cherchait en vain à comprendre l'insondable et terrible mystère de la Mort, dans de longs silences d'hébété, qu'elle meurtrissait son front d'enfant contre ce mur de ténèbres, qu'elle ne pouvait croire que plus jamais elle ne reverrait, elle n'entendrait, elle n'embrasserait celle qui avait été comme son ange gardien, qu'elle continuait à l'appeler, à lui tendre les bras en se réveillant, qu'elle déchirait, affolée, révoltée, ses vêtements noirs, qu'elle se glissait, furtive, dans la chambre aux volets clos, où s'élargissait la place vide du lit, où quelques pétales de fleurs gisaient flétris sur la chaise longue et les fauteuils, et qu'elle baisait dévotement, qu'elle enfermaient les derniers objets qu'avait touchés l'absente, le miroir qu'avait



interrogé si souvent ses yeux inquiets et rejeté si vite ses mains découragées, le métier à dentelles avec le beau mouchoir de communiant resté inachevé, le verre de cristal dont les dents de la malade avaient, dans un spasme de souffrance, ébréché les bords, le peigne qui avait démêlé ses cheveux et où luisaient encore comme

des fils de soie blanche, Andrée avait pris le Bois en horreur.

Elle lui en voulait de ne pas s'être endeuillé, de ne pas avoir souffert, d'épandre dans la lumière ses ondes vibrantes de feuillages, de chanter, de rire, de déborder de vie. Elle se fût réjouie qu'un cyclone le dévastât, l'étreignît, le changeât en une plaine



de ruines et de cendres, que ces arbres, d'une arrogante et majestueuse vigueur, fussent couchés pêle-mêle dans l'herbe.

Il l'effrayait comme un cimetière où se prolongent des échos plaintifs. Elle se refusait à y retourner avec une gouvernante, à voir une mercenaire indifférente bâiller et somnoler aux places que la marquise avait choisies, aimées et sanctifiées par sa présence habituelle, elle ne consentait même pas à y suivre son amie Jacqueline, quoique madame de Naucelles s'offrit à les accompagner. Et comme avec son accent roucouleur et câlin de créole, celle-ci le lui reprochait, s'était exclamée : « Ce n'est vraiment

pas gentil pour tante Lotte, Andrée, je serais si contente d'être une maman pour toi autant que pour Line », la fillette, soudainement cabrée, tremblante de colère et de douleur, avait sangloté :

« Non, non, je ne veux pas, je n'aurais jamais d'autre maman que ma pauvre maman jolie... ma pauvre petite maman qui est morte, qui m'attend au ciel... »

Souvenirs des premières peines sérieuses, des premières larmes inconsolées, dont le temps adoucît l'amertume, cicatrices de coups anciens, qui ne sont plus que des taches bleuâtres, à peine

sensibles, affligeantes images qui alternaient avec de lumineuses et féeriques visions de joie.

Et c'étaient les batailles de fleurs où l'on se décoiffe, l'on éclate de rire, l'on se vise et l'on se manque, l'on pousse des cris aigus,

de martinets dans un crépuscule d'août, les fêtes merveilleuses où, montée sur une chaise que tenait madame de Verfeil, Andrée, au milieu des ombrelles claires, des toilettes ensoleillées de printemps, des boas de plume, des volants de dentelles soulevés, gonflés comme par le balancement d'invisibles éventails, avait



l'apparence d'un frêle petit œillet sauvage qui danse et qui flotte à la crête des vagues, dans un golfe aux reflets de moire et de soie, les après-midi où l'on aurait cru que défilaient, entre les acacias, des reposoirs de procession, où, sous des berceaux de roses enguirlandées et enrubannées, apparaissaient des jeunes femmes dont les yeux étaient plus larges, plus cillés, les lèvres plus rouges, les cheveux plus dorés que ceux de ses poupées et même de tante Lotte, les mêlées embaumées d'où l'on revenait avec des parcelles de corolles dans la ceinture, dans les plis de la robe, dans la nuque, dans les bouclettes, dans le cou, dans les bot-

tines, et imprégnée d'une odeur de miel, de poivre et de vanille, comme après des joueries et de longs sommeils dans un jardin.

C'étaient aussi les causeries câlines où sa mère ne se lassait pas de répondre aux questions obsesseuses qu'elle lui posait, impatiente de sortir des limbes, en arrêt immédiat devant tout ce qui la frappait et la déconcertait, où, comme une grande sœur complaisante, elle l'instruisait en l'amusant, l'initiait à la vie des choses, la formait au contact de la nature, sans jamais la fatiguer, sans jamais la rebuter, sans jamais la tromper.

« Je vous en conjure, mesdemoiselles, il arrive toujours des accidents sur l'eau... »

— Soyez sans crainte, ma bonne Daisy, la cuvette n'est pas profonde et nous nageons, Line et moi, mieux que vos chers poissons rouges...

— Petites folles du diable !

— De gros mots de colère, vous aurez à vous en confesser.

— Si au moins, M. Gérard était avec vous dans ce bateau.

— Vous tombez à pic, n'est-ce pas, mon cœur chéri ?

— Cette pauvre Daisy n'en manquera jamais une...

— Vous dites, mademoiselle Andrée ?

— Qu'il fait un temps de rêve et que vous serez fort bien sous ces arbres pour lire quelques chapitres de roman.

— A bientôt, miss Poule, on s'écrit.

Avec des rires fous qui narguaient la bouche pincée et le dépit de la vieille institutrice, Jacqueline de Naucelles avait sauté dans la yole que son amie retenait contre la rive.

Toute la lumière du matin irradiait leurs yeux limpides et leurs cheveux blonds. Le miroir d'argent et d'émeraude qu'était cette large nappe d'eau endormie, s'égayait autour d'elles d'un frisson léger de mousselines, d'une envolée de rubans.

Jeunesse dans le printemps. La taille svelte, la joie aux lèvres, les joues rosées, elles semblaient l'une et l'autre annoncer les beaux jours, appareiller impatientes, heureuses de vivre pour quelque fête.

Line prit la barre dans ses doigts gantés, et d'un vigoureux coup d'aviron, Andrée démarra la yole.

L'Anglaise se lamentait.

« Je vous jure, mademoiselle Andrée, que je me plaindrai sérieusement à M. le marquis... Vous n'avez plus aucune tenue... Les gens vont vous prendre pour des filles de magasin qui profitent du dimanche... »

— Et avec ça, miss Poule ?...

— Rira bien qui rira la dernière, impertinente... »

La yole s'éloignait peu à peu des rives, glissait lentement sur le lac, droit devant elle comme un cygne attardé qui regagne son gîte.

Jacqueline s'était tue, s'abandonnait toute au délice de cette promenade improvisée dans la fraîcheur vivifiante de l'eau, dans le silence mélodieux, tissé d'innombrables flûteries d'oiseaux et du bruit de soie que font les premières feuilles. Andrée dépensait violemment ses forces, ramait sans la moindre apparence de fatigue et de lassitude comme si elle avait eu des muscles de batelière.

« Où nous conduistu, petite chère, s'écria-t-elle enfin, la tête à demi retournée du côté de l'île. »

— Je n'en sais rien, où tu voudras, à l'ombre... »

Elles longèrent une berge aux pentes douces qu'éclairaient des broderies rythmiques de fleurs, aux allées de mystère qui s'enfonçaient sous le treillis des branches. Et Andrée lâcha les avirons.

« On peut causer maintenant. »

— Es-tu sûre que personne ne nous écoute ?...

— Tu m'amuses. »

Mademoiselle de Verfeil s'assit auprès de son amie. Et le bras à la taille, puériles, elles s'embrassèrent.

« Parle, mais parle donc, Line, tu ne vois pas que je suis sur des charbons ardents depuis une heure... J'aurais battu cette assommante pécora de Daisy... »

— Elle ne s'attendait guère au tour que nous lui avons joué...

— Tu as confessé Gérard ?

— Puisque vous le désiriez, mademoiselle...

— Sans qu'il se doute...

— Sans qu'il se doute le moins du monde de ce que l'on complote contre son repos...

— Méchante...

— Voyons, c'est pour rire, mon cœur...

— Et tu crois...

— Que M. mon frère, et cela, depuis longtemps, depuis toujours, trouve qu'il ne saurait se mettre au doigt une plus jolie perle fine que mademoiselle Andrée de Verfeil, qu'une simple chiquenaude de la main que voici, qu'un simple sourire de la bouche que voilà le déciderait à faire le grand pas... »

Andrée l'interrompit, émue, troublée :

« Tu m'aimes tant, ma petite Line, qu'il te semble peut-être que les autres aussi ne peuvent que m'aimer... »

— Soit, je me suis trompée.

— Ne te fâche pas. »

Elle reprit très bas en rougissant de sa hardiesse :

« Mais la femme que nous avons vue à son bras... qui lui plaisait... cette Italienne dont la photographie était sur sa cheminée et dont tu m'as dit le nom... »

Line haussa les épaules.

« La Spumante qui dansait et chantait la tarentelle à l'Olympia... Tu retardes, ma pauvre amie... Un feu de paille dont les cendres sont déjà balayées... Liquidation, départ... Et puis on n'a pas le droit de regarder par-dessus le mur du passé, chez son mari... »

— Son mari... Tu arranges vite les choses...

— Puisque je te le répète, entêtée, que c'est couru, comme dit Gérard, qu'il n'a jamais aimé que toi, qu'il mettrait tout de suite ses gants pour aller faire sa demande s'il était sûr que le oui fatal partira de ton cœur...

— Line, ma petite sœur chérie... si tu savais comme tu me rends heureuse... »

Des larmes de joie tremblaient aux pointes bouclées de ses longs cils sombres.

« Et ce ne seront certes, ni ton père, ni maman qui mettront des bâtons dans les roues... Depuis le temps qu'on ne se quitte plus, nous tous. »

— Et que l'on s'entend si bien...

— Alors, ce soir, irrévocablement, la Déclaration, saynète intime à deux personnages ;

l'amoureux : M. Gérard de Naucelles ; la jeune fille : Mademoiselle Andrée de Verfeil... Le souffleur, s'il le fallait, Mademoiselle Line...

— Tu ne seras jamais sérieuse...

— Je l'espère bien...

— Repartons ; Daisy doit nous croire perdues...

— Ou enlevées... »

Des ailes blanches, des ailes noires, des cous sinueux et



flexibles de cygnes, palpitait, ondulaient contre les flancs de la yole, l'enveloppaient comme d'une éclosion de calices étranges.

« Ne me dis rien, Line, je ne sens plus mon cœur... j'aime mieux ne pas les regarder... »

Mademoiselle de Verfeil s'était tournée du côté des tribunes comme si quelque toilette nouvelle l'y eût intéressée plus que cette fin de course incertaine où le peloton semblait une longue banderole de soie multicolore, puis se resserrait, se tassait, devenait une grosseboule qu'un vigoureux coup de maillet aurait lancée vers le but.

Elle avait le vertige. Elle étreignait la balustrade de ses mains éplorées.

Elle voyait devant ses yeux s'épaissir un rideau de brume piqueté de taches innombrables et informes.

Jacqueline murmura d'un ton de moquerie :

« C'est beau l'amour ! »

Cependant la clameur de milliers et de milliers de voix s'élevait, haletait, s'élargissait, houleuse, affolée, assourdissante, voix de miséreux, que tenaient d'illusoires espérances, qui s'écrasent en tumulte aux barrières de la pelouse, voix de femmes qui se passionnent, qui croient éperonner leur favori, qui se détendent, voix de donneurs qui lancent de suprêmes offres de paris.

Andrée récitait mentalement de courtes oraisons, promettait des cierges et des fleurs à Notre Dame des Victoires, à Saint Antoine de Padoue et à Saint Expédit pour qui elle avait une dévotion particulière.

Et tout à coup cette foule hurla, applaudit le même nom, répéta éperdument, triomphalement, obsesseusement : « Andrée, Andrée, Andrée... »

Jacqueline secoua son amie, lui cria :

« Tu ne les entends donc pas, tu en as un succès !... Gérard s'est détaché comme une flèche... file le long de la corde... gagne de ce qu'il veut... dans un fauteuil... Andrée... oui, Andrée, toute seule... Tu peux risquer un œil et même deux, grande petite bête... ça y est ! »

Le marquis était redescendu en hâte de la terrasse où il avait suivi la course du départ à l'arrivée.

« Restez-vous là, ou allons-nous complimenter Gérard ? » demanda-t-il à Andrée.

Jacqueline répondit, tourmenteuse :

« Nous sommes si fatiguées, elle et moi... je reste, qu'en dis-tu ? »

— Je t'attends lorsque tu seras fiancée... »

Mademoiselle de Verfeil prit le bras de son père et se frayant un passage dans la cohue trépidante qui guettait les résultats du Mutuel, suivant les planches, ils atteignirent le paddock.

M. de Naucelles avait endossé un manteau de drap mastic sur la casaque de gentleman-rider et le col relevé, les mains dans les poches d'où pointait sa cravache, donnait de dernières instructions à l'homme d'écurie qui s'appêtait à reconduire la pouliche dans son box. Racée, élégante, les veines à fleur de peau

sous la robe alezane aux luisances de soie, prête, s'il l'eût fallu, à disputer une seconde épreuve, elle se détachait en décor sur les arbres d'un vert comme ravivé.

« Mes félicitations, Gérard, s'exclama M. de Verfeil, et mes remerciements aussi... J'ai cru un instant que ces pauvres

cent louis étaient dans le lac ; cent à cinq, j'aurais fait un nez.

— C'est Andrée qui m'a porté bonheur... »

M. de Naucelles avait serré tendrement la main de mademoiselle de Verfeil et la retenait dans ses doigts. Et leurs yeux se parlèrent confiants, illuminés par le même songe.

« Je voudrais, Gérard, que ce soit vrai et pour aujourd'hui, et pour demain, et pour toujours.

— Ma chère fiancée, ma vie, vous aimerai-je assez pour ces douces paroles ? »

M. de Verfeil griffonnait des chiffres sur son carnet de paris, feignait de s'absorber dans ce travail.

« Attends-moi, une minute, Andrée, fit-il, je vais voir la cote et nous irons rejoindre madame de Naucelles et Line... »

Les fiancés s'approchaient de la pouliche et Andrée lui caressa légèrement l'encolure, que de friandises

lure. « Bonjour, ma belle filleule, dit-elle, on vous donnera quand vous serez à nous deux ! »

— Elle sera à vous seule, mon aimée. »

L'âme débordante de joie, il se l'imaginait déjà en amazone dans d'impétueuses chevauchées à travers la splendeur et la mélancolie des forêts d'automne, telle qu'une princesse d'aventure sur sa haquenée, la voyait emportée à une allure éperdue derrière les chiens, droite en selle, le torse cambré, éclair d'or qui brille et disparaît dans les landes de bruyères roses, dans les trouées profondes des ravines, dans les ténébreuses futaies et au bord des étangs qu'ensanglante quelque crépuscule tragique et où se débat le cerf aux abois, tandis qu'à pleine gorge les piqueurs sonnent l'hallali.

Elle reprit :

« J'ai eu bien peur, reprit-elle, Line vous le dira... J'avais rendu à tante Lotte sa lorgnette, je n'osais plus suivre la course... Si vous étiez tombé à la rivière ou au mur, je crois que je me serais trouvée mal... Jurez-moi que vous ne monterez plus jamais en steeple ? »

— Plus jamais puisque c'est votre désir et votre volonté.

— Et puis à cause de ce nom que nous avons donné à la pouliche, je m'étais mis en tête, ma pauvre petite tête folle de superstitieuse, que s'il vous arrivait un accident, si vous étiez battu, notre amour et notre mariage en supporteraient le contre-coup... Ah ! j'aurais embrassé les gens qui ont crié à la fin : Andrée, Andrée, je n'ai eu une pareille émotion que la première fois où... »

Elle s'arrêta, confuse :

« La première fois où... achevez vite, n'ai-je pas un peu le droit de connaître maintenant vos plus secrètes pensées ? »

— La première fois, balbutia-t-elle, où vous avez cessé de me tutoyer comme auparavant, vous en rappelez-vous, où vous avez eu pour moi je ne sais quels tendres égards, où j'ai compris, j'ai



espéré que vous m'aimiez autrement qu'en camarade et que peut-être, un jour, bientôt, je deviendrais votre fiancée, votre femme...

— Vous m'aimiez donc aussi, ma chère Andrée ?

— Je commence à le croire, monsieur. »

Le marquis les interrompit, goguenard :

« Je pense, Gérard, que tu ne te plaindras pas de ton futur

beau-père... avez-vous suffisamment roucoulé ?

— Vous n'aviez pas besoin de tant vous presser.

— Parbleu ! D'ailleurs, vous reprendrez la causerie ce soir, nous dinons tous ensemble à Arme-nonville, et si tu n'as pas autre chose à faire...

— Pouvez-vous me le demander ?

— Eh bien, à huit heures, n'arrive pas au dessert on ne t'ouvrira pas ! »

M. de Verfeil entraîna Andrée vers les tribunes et à trois reprises celle-ci retourna la tête pour sourire de nouveau à Gérard qui s'était dégaîté et qui appuyait furtivement ses lèvres à la place où avait tremblé la chère petite main brûlante de sa fiancée, la douce main au vague et insaisissable arôme de violette...

Andrée s'était presque meurtrie pour forcer cette vieille serrure que nul n'avait ouverte depuis tant d'années, et lorsque les lourds panneaux sculptés d'attributs symboliques grincèrent sur leurs gonds rouillés, elle eut un grand frisson d'angoisse, un mouvement de recul instinctif comme au seuil d'un caveau obscur.

Il lui semblait, ainsi que naguère à certaines places dans le Bois, qu'elle n'était pas seule dans la chambre, que l'âme errante de la morte était accourue à ce suprême rendez-vous de tendresse et de souvenir, tressaillait à chacun de ses gestes, à chaque battement de son cœur, la regardait avec des yeux moins tristes, moins navrés, heureuse de la sentir heureuse et aimée, se réjouissait d'un mariage où il entraînait si peu d'inconnu.

« Pauvre maman jolie, songeait-elle, que vous auriez été contente de me voir dans ma belle robe blanche de mariée, que vous auriez embrassé Gérard, pour tout l'amour qui nous unit l'un à l'autre, et c'est la seule ombre qui plane sur mon bonheur, c'est le seul chagrin que j'aie, je le répétais hier encore à Gérard et à tante Lotte, de ne pas vous avoir près de moi, de ne pouvoir vous confier ce que j'éprouve, ce que je rêve... Mais je ne vous oublierai pas même dans la griserie et le trouble du grand jour, je dirai tout bas, avec tout mon cœur, quand Gérard me mettra au doigt l'alliance bénie : « Protégez-moi, protégez-nous dans le ciel, ma chère maman bien aimée. »

L'armoire vaste, profonde, minutieusement ordonnée contenait ce qu'avait eu de plus précieux la marquise de Verfeil, ce qu'elle ne laissait toucher par personne. Des bijoux dans leurs écrins, des pièces de soie et de velours, les restes d'un trousseau qu'eût envié une infante.

Andrée mettait de côté, posait sur les chaises et sur les

fauteuils les choses qui lui plaisaient, s'émerveillait comme si elle eût découvert un trésor, déployait la soie, l'essayait en robe et en sortie de bal, se parait des diamants et des perles, allait et venait de glace en glace.

Elle renversa un carton où était enfermés des guirlandes de pavots noirs et un costume vapoureux de nuit d'été en gaze

bleuâtre de phosphorescentes paillettes de jais.

Madame de Verfeil y avait caché quelques lettres à demi brûlées et déchirées. Elles s'éparpillèrent sur le tapis.

Au moment de les ramasser et de les lire, Andrée hésita, mais la curiosité de savoir pourquoi cette façon de dossier avait été fermé et celé avec un tel soin, la pensée qu'il lui apprendrait peut-être un chapitre ignoré de la vie douloureuse que voilait tant de brume, l'emporta sur ses scrupules.

Et elles s'émut aussitôt en reconnaissant l'écriture de tante Lotte, déchiffrèrent ces phrases sur l'un des morceaux de papier :

« ...gures à tort qu'elle n'est pas jalouse ou qu'elle en a pris son parti. Je la vois venir. Je suis certaine que ses soupçons augmentent de jour en jour. Et cela me fait mal et m'épouvante de sentir de la souffrance à côté

de notre amour. Rassure-la, sois tendre avec elle, puisqu'il le faut et quoi qu'il t'en coûte. Je t'adore. N'arrive pas trop tard demain. Je vais me faire belle chez Carlier, pour vous qui ne le méritez guère, à... »

Stupéfiée, elle prit au hasard un second morceau, le début d'un petit bleu :

« ... Mais si, grand fou, j'ai autant de peine que toi à jouer cette comédie perpétuelle, je donnerais tout au monde pour que nous soyons libres, complètement libres, je ne suis pas l'insoucieuse qui accepte la vie comme elle vient, la philosophe égoïste que tu me reproches d'être, si injustement. Contentons-nous, va, du bonheur que nous avons et dont tant d'autres s'accommoderaient, attendons, mon ami méchant et adoré... »

Elle s'enflérait et dépla un troisième fragment de billet :

« ... t'écrire tout de suite le beau rêve que j'ai fait cette nuit ; nous ne dépendions plus de personne, nous étions si heureux, si tranquilles que j'en étais quelquefois presque effrayée et près de notre vieil amour, naissait, grandissait l'amour pur, charmant et jeune de ta délicieuse petite Andrée et de mon cher Gérard... »

Elle étendit les mains comme pour parer un coup de couteau, hoqueta d'une voix éteinte d'assassinée : « Oh ! maman, ma pauvre maman » et s'abattit lourdement sur le dos. »

Saint-Jean-de-Luz, août 1899.

RENÉ MAIZEROT.





LA CROIXE DE EULALIA

Buona pulcella fut Eulalia
Bel auret corps, bellezour anima.
Voldrent la veintre li Deo inimi.
Voldrent la faire diaule servir.

Un pied de la colline gazonnée où broutaient ses agneaux, Eulalia rêvait en regardant d'opulents nuages se fondre dans l'azur. Vêtue d'une longue robe blanche, les bras nus, les cheveux enserrés dans un tulle grossier, elle ressemblait aux frêles madones qui sont peintes sur les murailles des basiliques et restent à jamais immobiles dans leur nimbe glorieux. Son regard rayonnait d'une mystique extase ; sa chair pâle et transparente s'illuminait sans doute de la pureté de son âme, car tout son être paraissait flotter dans une impalpable auréole...

Autour d'elle le paysage développait ses lignes rythmées et amples. La prairie d'or s'étendait à l'infini, accidentée de tertres moelleux, et coupée régulièrement de hauts peupliers ; elle prenait dans le lointain des teintes diaphanes et semblait s'évaporer graduellement à l'horizon. A plusieurs portées d'arc, la silhouette bleuâtre d'un couvent, flanqué d'une grosse tour, se précisait comme un mirage dans l'aérienne vibration. Derrière Eulalia se déroulait une chaîne de petites montagnes. Un mince filet d'eau argentée en descendait. La rivière prenait d'abord un cours presque droit et disparaissait ensuite subitement derrière un bouquet d'arbustes ; à l'extrême limite du terrain, éclairée par le soleil, elle dessinait encore un trait de feu, sous les murailles du monastère...

Eulalia, au milieu de cette solitude sereine, songeait à tous les pièges que le Démon lui avait tendus pour qu'elle devint sa servante ; ses amis même avaient essayé de vaincre son âme et de flétrir sa virginale beauté. Son maître, qui vivait pourtant dans l'observance rigoureuse des jeûnes et qui ne manquait point les offices du cloître, tentait journellement de la séduire en lui assurant qu'elle disposerait de sa vie et de ses biens comme elle l'entendrait. De mauvais conseillers étaient venus lui offrir de la part d'un prince, des bijoux, de l'or, de l'argent, de merveilleuses étoffes emperlées telles qu'en portent les madones dans les solennelles processions de la Fête-Dieu... Les messagers avaient supplié, menacé, sachant le sort qui les attendait s'ils ne ramenaient point la pucelle à leur suzerain ; — mais ils

n'avaient pu forcer Eulalia à renier son amour pour le Dieu des chrétiens ni à livrer son corps aux impurs désirs.

Ce matin, avant de conduire ses brebis à l'endroit où croissent les herbes odorantes, la vierge était entrée dans la chapelle du hameau. Par une ardente prière elle avait obtenu du Seigneur de nouvelles forces pour lutter contre le mauvais esprit ; il lui avait semblé que le Christ placé sur l'autel s'était animé et elle avait lu, dans le douloureux regard fixé sur elle, l'exhortation aux suprêmes résistances. Sans doute le divin Sauveur voulait recevoir toute blanche dans son royaume de clarté, cette âme d'enfant qui ne palpitait que pour lui... Eulalia était retournée aux collines blondes ; elle y était restée toute la journée, redoutant de rentrer au logis de servitude où le Démon la guettait sans cesse. Observant un dernier nuage qui se gonflait à l'horizon comme la voile d'une barque mystique, le corps bercé par un religieux ravissement, la vierge avait perdu conscience du jour qui fuit et ne sentait point courir sur le sol les brises fraîches du crépuscule.

Une large bande de pourpre cernait la terre, trouée par instants de rayons étincelants comme des épées d'archanges. Au loin les toitures du couvent reflétaient de longs éclairs de feu. Et comme Eulalia voyait monter au zénith de furtives ombres, elle entendit des chevaux hennir à quelques pas d'elle, et de rudes voix d'hommes s'interpeller dans une langue barbare. Pourtant nulle troupe de cavaliers ne franchissait jamais les collines à cet endroit et les soldats des leudes impériaux évitaient de traverser cette plaine peu sûre. — Tremblante, l'enfant auréolée se leva pour fuir. Mais — sans qu'elle pût se rendre compte du chemin qu'ils avaient suivi — dix chevaliers dont les hauberts aveuglaient comme des soleils, l'entourèrent, maintenant d'un arrêt brusque leurs montures indociles. Était-ce quelque sainte milice que Dieu envoyait à sa fille en la personne de ces guerriers éclatants ? Était-ce des ministres de la justice supérieure, que ces paladins mythiques qui paraissaient issus des nuées en flamme ? Venaient-ils enfin chercher Eulalia pour la mener au séjour divin entrevu dans des rêves trop courts ?

L'un d'eux leva le heaume. Il avait le visage très beau, mais bruni comme la pierre des cathédrales ; une barbe longue et soyeuse lui couvrait le bas du visage. Ses yeux profonds luisaient d'une ardeur de convoitise. Eulalia voyait à présent sa tunique à mailles d'argent, son manteau blanc, son énorme bouclier et jusqu'à sa lance qu'ornait un gonfanon blasonné, se teindre de reflets rouges qui se déplaçaient sans cesse. Ses prunelles aussi étaient devenues d'un rouge ardent ; telles les prunelles d'un fauve à l'ombre.

Et la pauvre enfant comprit que le Démon lui envoyait un nouveau tentateur.

« Je suis Maximien, en ce jour roi des races païennes, dit le chevalier d'une voix grave qu'il essayait d'adoucir. Veux-tu me suivre et devenir la reine de mes sujets ? Je te demande de fuir le nom chrétien, d'oublier ton Dieu et d'adopter mon culte. Tu revêtiras le pelisson garni de fourrures royales ; les femmes du palais tresseront tes longs cheveux en y mêlant des orfrois. J'agraferai moi-même sur tes épaules la chlamyde brodée et mettrai sur ton front la couronne aux trois trèfles emblématiques. »

Mais Eulalia baissait la tête. Son corps frêle frissonnait sous l'étoffe blanche.

« Je savais que tu me résisterais, reprit le roi. Mais sache, Eulalia, que je t'aime depuis longtemps ; les louanges qu'on m'apporta de ta beauté ont fait naître en mon âme l'obsédant désir de te connaître et de te posséder. Je veux apprendre le mystérieux inconnu que tu incarnes. Lorsque je songeais à toi, j'éprouvais à l'avance la volupté de raver au paradis de ton Dieu la fleur lumineuse et suave d'où vient aux chrétiens toute douceur et toute bonté... Suis-moi, Eulalia, et répands sur mon peuple le charme de ton regard qui efface toute peine, l'émotion infinie de ta voix qui guérit toute souffrance. Viens... délaisse ceux qui t'entourent puisqu'ils ne songent qu'à te souiller. Sois ma femme ; j'humilierai devant toi ma grandeur ; tous mes vassaux se prosterneront devant ta divine puissance. »

Et la parole du roi se faisait pressante et tendre, et de chaudes caresses tremblaient dans cette voix accoutumée aux cris brutaux des tueries guerrières.

Eulalia leva le front ; elle avait cessé de craindre. Regardant fixement Maximien elle dit en serrant les dents :

« Plutôt les fers, plutôt la mort que d'être à toi ! »

Alors deux cavaliers la saisirent et la déposèrent sur le palefroi royal. Eulalia ferma les yeux. Des gantelets de fer lui étreignirent les poignets et elle s'évanouit.

La petite troupe partit au grand galop. Les chevaux touchaient à peine le sol de leurs sabots légers et la prairie fuyait sous eux comme un nuage emporté par la tempête. En longeant les murs du couvent, les cavaliers ricanèrent sous leurs heaumes : un tintement lointain répondit à leur rire sacrilège. C'était les clochettes des brebis d'Eulalia qui, avec l'aide divine, résonnaient à l'âme de la vierge comme un chant de suprême espoir.

Puis, rapidement, le cortège disparut dans les clartés incendiaires du soleil couchant.

Ne por or ned argent ne paramenz
Por manate regiel ne prelement
Ni ule cose non la pouret omqi pleier
La polle sempre non amast lo Deo menestier.

Depuis plusieurs mois Eulalia était prisonnière dans le palais de Maximien. Elle avait dû revêtir de force le manteau d'apparat et la gipe d'étoffe gaufrée que retient une ceinture métallique. La vierge parcourait la demeure du souverain sans qu'aucun sourire éclairât jamais son visage, sans qu'elle prêtât même attention au chant doux des oiseaux qui habitaient le parc royal, au cœur des hautes frondaisons... Deux suivantes l'accompagnaient partout ; mais Eulalia, vivant désormais dans l'unique contemplation du Seigneur, ne s'apercevait



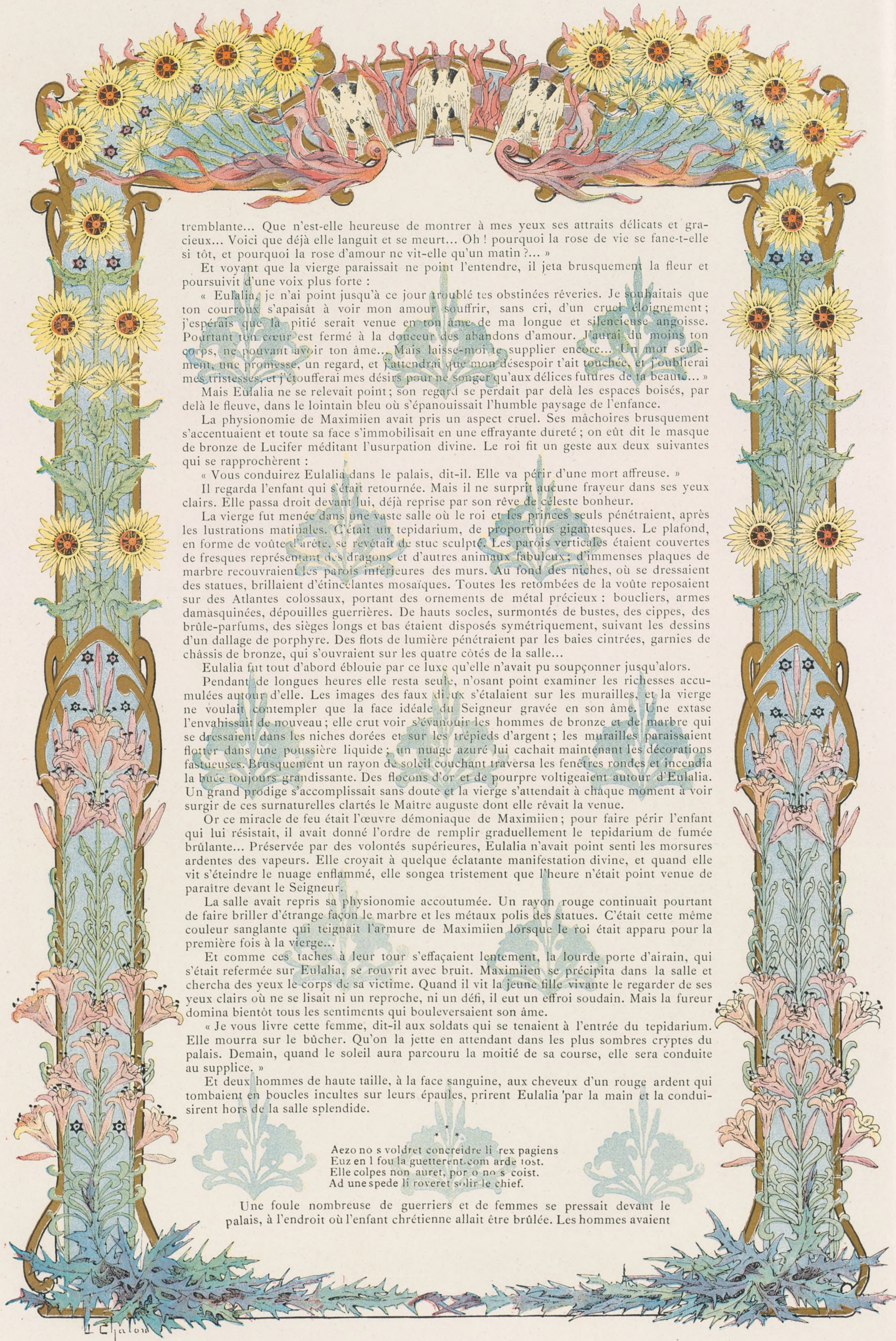
point de leur présence. Rien ne troublait plus son âme, ni les richesses du roi, ni les splendeurs de la nature. Pourtant elle préférait rêver sous les allées de

cypres, dans l'invincible envahissement des langueurs prostrées, plutôt que de subir les soins et les questions des servantes païennes à l'intérieur du palais.

Le jardin était immense; il touchait d'une part au fleuve qu'on appelle le Viadrus et qui contournait le domaine privé de Maximien sur la moitié de son étendue. Le palais, élevé sur une éminence, apparaissait de loin au-dessus des massifs de verdure; les ailes, placées sur le même alignement que le principal corps de logis, semblaient, en se déployant, embrasser toute la colline. Une magnifique terrasse plantée couronnait les portiques blancs de l'édifice, en sorte que les arbres de cet Eden suspendu élevaient leurs cimes jusqu'au ciel.

Un jour qu'accoudée sur la balustrade du solarium, Eulalia essayait de percer l'horizon bleuâtre pour y retrouver les mirages familiers de l'enfance, Maximien vint la rejoindre. Sa poitrine vigoureuse était serrée dans une tunique de soie blanche, très simple et garnie seulement d'un parement d'or. Son visage brun, au contraste de cette simple étoffe, s'accroissait en mâle beauté. Il ne songeait point à contempler les parterres, les arbustes, les gazons, les coteaux et les vallons qui formaient un cadre harmonieux à sa demeure. — De ses regards avides il dévorait la vierge. Il s'inclinait vers Eulalia comme pour faire passer dans son sein la flamme qui le consumait. Que n'aurait-il donné pour retrouver son visage dans les yeux purs de l'insensible enfant ! Mais elle détournait la tête, indifférente à l'approche du guerrier. Il détacha, d'un vase de marbre, une rose ravissante, en écarta les pétales d'un souffle léger et murmura ces mots voluptueux et tristes à la fois :

« Je l'ai prise parce qu'elle me cachait les trésors de son âme... Et voici que je dépouille sans pitié sa beauté



tremblante... Que n'est-elle heureuse de montrer à mes yeux ses attraits délicats et gracieux... Voici que déjà elle languit et se meurt... Oh ! pourquoi la rose de vie se fane-t-elle si tôt, et pourquoi la rose d'amour ne vit-elle qu'un matin ?... »

Et voyant que la vierge paraissait ne point l'entendre, il jeta brusquement la fleur et poursuivit d'une voix plus forte :

« Eulalia, je n'ai point jusqu'à ce jour troublé tes obstinées rêveries. Je souhaitais que ton courroux s'apaisât à voir mon amour souffrir, sans cri, d'un cruel éloignement ; j'espérais que la pitié serait venue en ton âme de ma longue et silencieuse angoisse. Pourtant ton cœur est fermé à la douceur des abandons d'amour. J'aurai du moins ton corps, ne pouvant avoir ton âme... Mais laisse-moi te supplier encore... Un mot seulement, une promesse, un regard, et j'attendrai que mon désespoir t'ait touchée, et j'oublierai mes tristesses, et j'étoufferai mes désirs pour ne songer qu'aux délices futures de ta beauté... »

Mais Eulalia ne se relevait point ; son regard se perdait par delà les espaces boisés, par delà le fleuve, dans le lointain bleu où s'épanouissait l'humble paysage de l'enfance.

La physionomie de Maximien avait pris un aspect cruel. Ses mâchoires brusquement s'accrochaient et toute sa face s'immobilisait en une effrayante dureté ; on eût dit le masque de bronze de Lucifer méditant l'usurpation divine. Le roi fit un geste aux deux suivantes qui se rapprochèrent :

« Vous conduirez Eulalia dans le palais, dit-il. Elle va périr d'une mort affreuse. »

Il regarda l'enfant qui s'était retournée. Mais il ne surprit aucune frayeur dans ses yeux clairs. Elle passa droit devant lui, déjà reprise par son rêve de céleste bonheur.

La vierge fut menée dans une vaste salle où le roi et les princes seuls pénétraient, après les lustrations matinales. C'était un tepidarium, de proportions gigantesques. Le plafond, en forme de voûte d'arc, se revêtait de stuc sculpté. Les parois verticales étaient couvertes de fresques représentant des dragons et d'autres animaux fabuleux ; d'immenses plaques de marbre recouvraient les parois inférieures des murs. Au fond des niches, où se dressaient des statues, brillaient d'éclatantes mosaïques. Toutes les retombées de la voûte reposaient sur des Atlantes colossaux, portant des ornements de métal précieux : boucliers, armes damasquinées, dépouilles guerrières. De hauts socles, surmontés de bustes, des cippes, des brûle-parfums, des sièges longs et bas étaient disposés symétriquement, suivant les dessins d'un dallage de porphyre. Des flots de lumière pénétraient par les baies cintrées, garnies de châssis de bronze, qui s'ouvraient sur les quatre côtés de la salle...

Eulalia fut tout d'abord éblouie par ce luxe qu'elle n'avait pu soupçonner jusqu'alors.

Pendant de longues heures elle resta seule, n'osant point examiner les richesses accumulées autour d'elle. Les images des faux dieux s'élevaient sur les murailles, et la vierge ne voulait contempler que la face idéale du Seigneur gravée en son âme. Une extase l'envahissait de nouveau ; elle crut voir s'évanouir les hommes de bronze et de marbre qui se dressaient dans les niches dorées et sur les trépiers d'argent ; les murailles paraissaient flotter dans une poussière liquide ; un nuage azuré lui cachait maintenant les décorations fastueuses. Brusquement un rayon de soleil couchant traversa les fenêtres rondes et incendia la buée toujours grandissante. Des flocons d'or et de pourpre voltigeaient autour d'Eulalia. Un grand prodige s'accomplissait sans doute et la vierge s'attendait à chaque moment à voir surgir de ces surnaturelles clartés le Maître auguste dont elle rêvait la venue.

Or ce miracle de feu était l'œuvre démoniaque de Maximien ; pour faire périr l'enfant qui lui résistait, il avait donné l'ordre de remplir graduellement le tepidarium de fumée brûlante... Préservée par des volontés supérieures, Eulalia n'avait point senti les morsures ardentes des vapeurs. Elle croyait à quelque éclatante manifestation divine, et quand elle vit s'éteindre le nuage enflammé, elle songea tristement que l'heure n'était point venue de paraître devant le Seigneur.

La salle avait repris sa physionomie accoutumée. Un rayon rouge continuait pourtant de faire briller d'étrange façon le marbre et les métaux polis des statues. C'était cette même couleur sanglante qui teignait l'armure de Maximien lorsque le roi était apparu pour la première fois à la vierge...

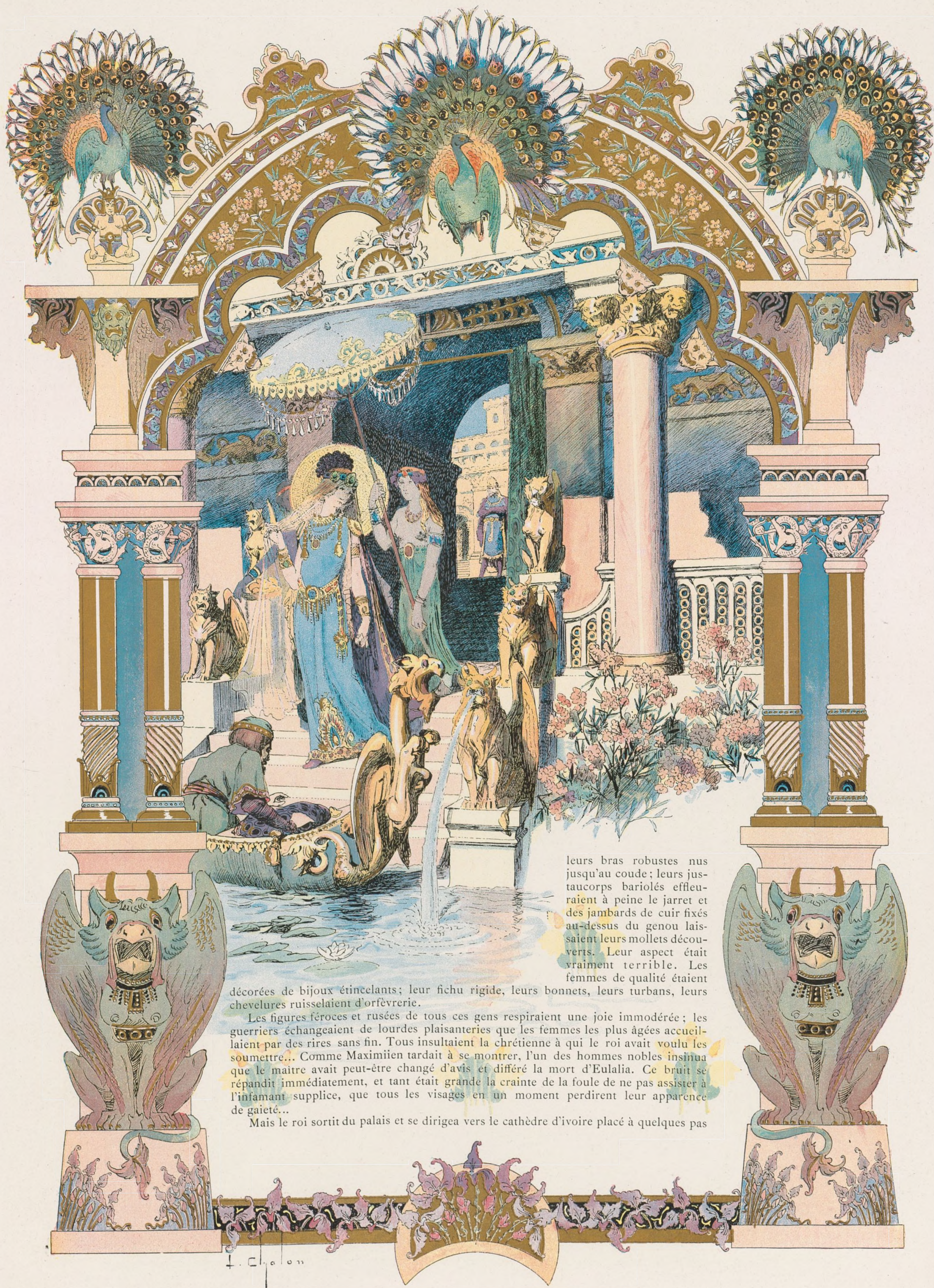
Et comme ces taches à leur tour s'effaçaient lentement, la lourde porte d'airain, qui s'était refermée sur Eulalia, se rouvrit avec bruit. Maximien se précipita dans la salle et chercha des yeux le corps de sa victime. Quand il vit la jeune fille vivante le regarder de ses yeux clairs où ne se lisait ni un reproche, ni un défi, il eut un effroi soudain. Mais la fureur domina bientôt tous les sentiments qui bouleversaient son âme.

« Je vous livre cette femme, dit-il aux soldats qui se tenaient à l'entrée du tepidarium. Elle mourra sur le bûcher. Qu'on la jette en attendant dans les plus sombres cryptes du palais. Demain, quand le soleil aura parcouru la moitié de sa course, elle sera conduite au supplice. »

Et deux hommes de haute taille, à la face sanguine, aux cheveux d'un rouge ardent qui tombaient en boucles incultes sur leurs épaules, prirent Eulalia par la main et la conduisirent hors de la salle splendide.

Aezo no s völdret concreidre li rex pagiens
Euz en l fou la guetterent com arde iost.
Elle colpes non auret, por o no s coist.
Ad une spede li roveret solir le chief.

Une foule nombreuse de guerriers et de femmes se pressait devant le palais, à l'endroit où l'enfant chrétienne allait être brûlée. Les hommes avaient

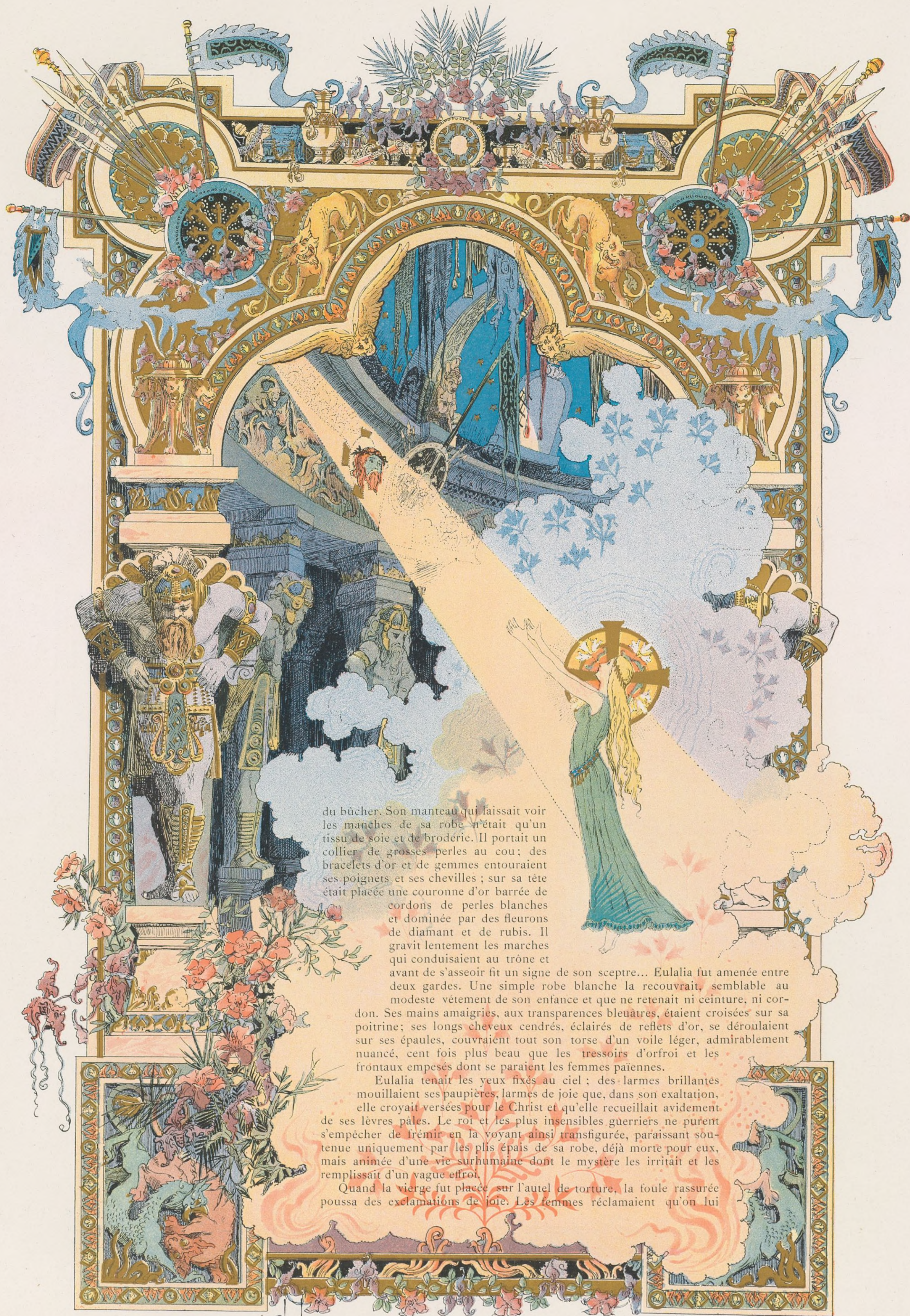


leurs bras robustes nus jusqu'au coude; leurs justaucorps bariolés effleuraient à peine le jarret et des jambards de cuir fixés au-dessus du genou laissaient leurs mollets découverts. Leur aspect était vraiment terrible. Les femmes de qualité étaient

décorées de bijoux étincelants; leur fichu rigide, leurs bonnets, leurs turbans, leurs chevelures ruisselaient d'orfèvrerie.

Les figures féroces et rusées de tous ces gens respiraient une joie immodérée; les guerriers échangeaient de lourdes plaisanteries que les femmes les plus âgées accueillirent par des rires sans fin. Tous insultaient la chrétienne à qui le roi avait voulu les soumettre... Comme Maximilien tardait à se montrer, l'un des hommes nobles insinua que le maître avait peut-être changé d'avis et différé la mort d'Eulalia. Ce bruit se répandit immédiatement, et tant était grande la crainte de la foule de ne pas assister à l'infamant supplice, que tous les visages en un moment perdirent leur apparence de gaieté...

Mais le roi sortit du palais et se dirigea vers le cathédre d'ivoire placé à quelques pas



du bûcher. Son manteau qui laissait voir les manches de sa robe n'était qu'un tissu de soie et de broderie. Il portait un collier de grosses perles au cou; des bracelets d'or et de gemmes entouraient ses poignets et ses chevilles; sur sa tête était placée une couronne d'or barrée de cordons de perles blanches et dominée par des fleurons de diamant et de rubis. Il gravit lentement les marches qui conduisaient au trône et avant de s'asseoir fit un signe de son sceptre... Eulalia fut amenée entre deux gardes. Une simple robe blanche la recouvrait, semblable au modeste vêtement de son enfance et que ne retenait ni ceinture, ni cordon. Ses mains amaigries, aux transparences bleuâtres, étaient croisées sur sa poitrine; ses longs cheveux cendrés, éclairés de reflets d'or, se déroulaient sur ses épaules, couvraient tout son torse d'un voile léger, admirablement nuancé, cent fois plus beau que les tressoirs d'orfroï et les frontaux empesés dont se paraient les femmes païennes.

Eulalia tenait les yeux fixés au ciel; des larmes brillantes mouillaient ses paupières, larmes de joie que, dans son exaltation, elle croyait versées pour le Christ et qu'elle recueillait avidement de ses lèvres pâles. Le roi et les plus insensibles guerriers ne purent s'empêcher de frémir en la voyant ainsi transfigurée, paraissant soutenue uniquement par les plis épais de sa robe, déjà morte pour eux, mais animée d'une vie surhumaine dont le mystère les irritait et les remplissait d'un vague effroi.

Quand la vierge fut placée sur l'autel de torture, la foule rassurée poussa des exclamations de joie. Les femmes réclamaient qu'on lui



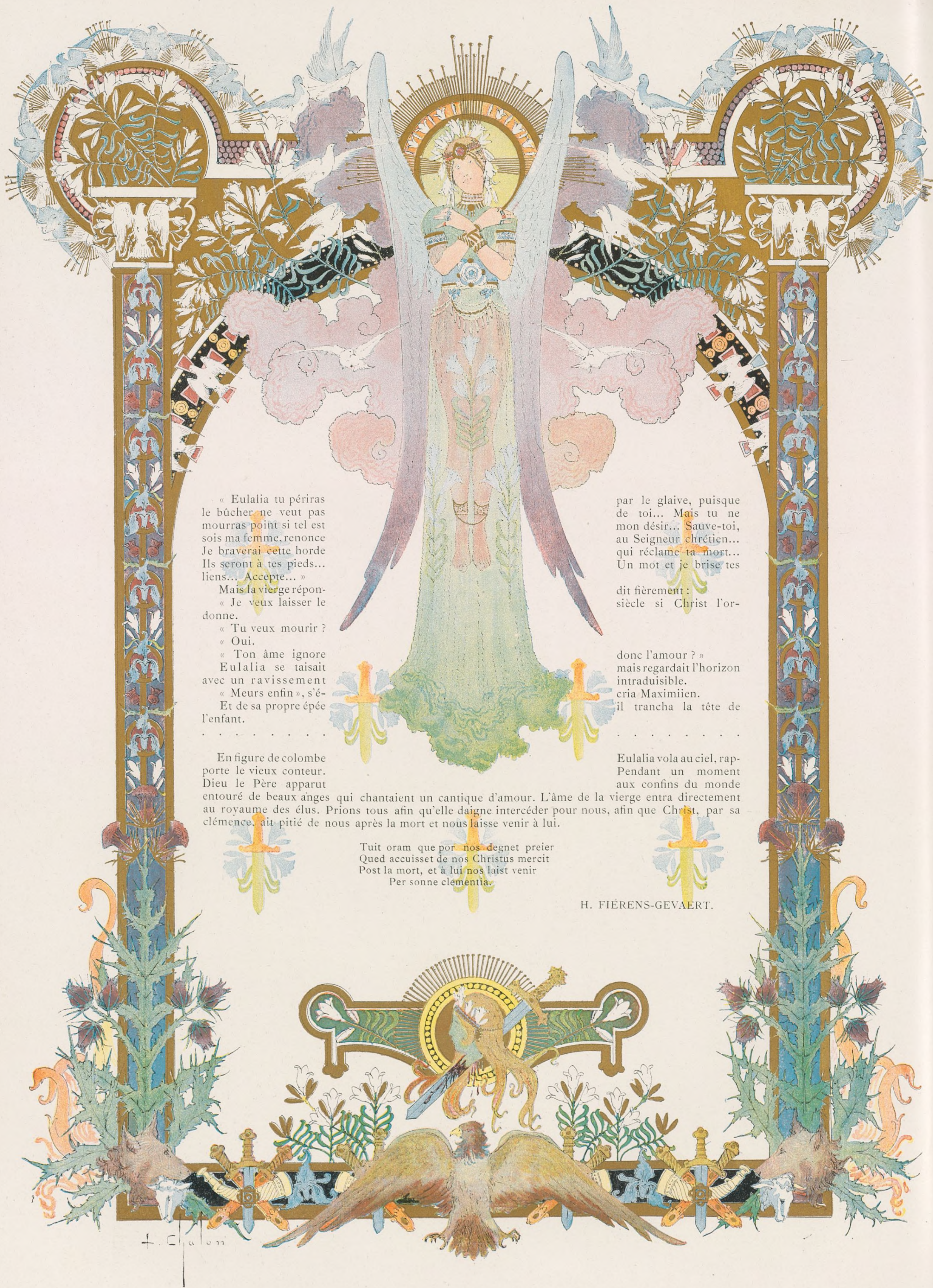
coupât d'abord les cheveux ; quelques hommes disaient dans un langage ignoble qu'il fallait la dévêtir et la flageller tout d'abord... Mais les bourreaux n'écouterent point les horribles propos et allumèrent rapidement le bûcher. La flamme au bout de quelques instants se dressa comme un panache féérique, aussi haut que les arbres qui ombrageaient le jardin suspendu du palais. Tous les assistants étaient stupéfaits car jamais ils n'avaient vu une lueur aussi effrayante. Brusquement le tourbillon de feu se détacha du sol, monta comme un éclair dans la nue et se confondit dans l'or du soleil. Et l'on vit Eulalia vivante, toute droite, les mains attachées à la poutre verticale qui était restée intacte.

Un cri de fureur, d'effarement, de haine sortit de mille bouches comme un grondement de tonnerre. Les poings se levaient au-dessus des têtes, l'éclat des glaives nus étoilait les masses confuses des assistants. Les cavaliers même en menaçant les premiers rangs de leurs lances terribles ne maintenaient plus qu'à grand-peine cette houle agitée de cent mouvements divers.

Le roi avait bondi jusqu'au pied du bûcher.

« Elle mourra, je le jure ! je le jure ! criait-il à la foule. Elle mourra mais peut-être lui ferai-je abjurer d'abord sa foi honteuse. »

Puis il parla à la vierge, à mots entrecoupés et d'une voix si basse que personne, sinon Eulalia, ne pouvait surprendre ce qu'il disait :



« Eulalia tu périras
le bûcher ne veut pas
mourras point si tel est
sois ma femme, renonce
Je braverai cette horde
Ils seront à tes pieds...
liens... Accepte... »

Mais la vierge répon-
« Je veux laisser le
donne.

« Tu veux mourir ?
« Oui.

« Ton âme ignore
Eulalia se taisait
avec un ravissement
« Meurs enfin », s'é-
Et de sa propre épée
l'enfant.

En figure de colombe
porte le vieux conteur.
Dieu le Père apparut
entouré de beaux anges qui chantaient un cantique d'amour. L'âme de la vierge entra directement
au royaume des élus. Prions tous afin qu'elle daigne intercéder pour nous, afin que Christ, par sa
clémence, ait pitié de nous après la mort et nous laisse venir à lui.

Tuit oram que por nos degnet preier
Qued accuisset de nos Christus mercit
Post la mort, et à lui nos laist venir
Per sonne clementia.

par le glaive, puisque
de toi... Mais tu ne
mon désir... Sauve-toi,
au Seigneur chrétien...
qui réclame ta mort...
Un mot et je brise tes

dit fièrement :
siècle si Christ l'or-

done l'amour ? »
mais regardait l'horizon
intraduisible.
cria Maximilien.
il trancha la tête de

Eulalia vola au ciel, rap-
Pendant un moment
aux confins du monde

H. FIÉRENS-GEVAERT.



Il est une histoire plus ancienne que l'art d'écrire, aussi ancienne que la parole : c'est la tradition.

Chaque peuple a sa tradition ; l'Alsace aussi a la sienne, et ce n'est ni la moins poétique ni la moins imposante. Selon ces vieux récits répétés d'âge en âge sur les deux rives du Rhin, tout cet immense et magnifique bassin si majestueusement encadré dans une enceinte de granit par les Alpes, le Jura, les Vosges, les monts de la Forêt-Noire, jusqu'au-dessous de Bingen, n'aurait été, dans le principe, qu'une mer intérieure. L'imagination de nos pères ne s'est pas arrêtée là : elle s'est plu à peupler les sommets de ces montagnes, transformées en côtes et en îles, d'une race d'hommes privilégiés, fils des dieux sans doute, hardis navigateurs se disputant, sous le plus beau ciel de l'univers, l'empire de cette autre Méditerranée.

Interrogez les montagnards voisins du Tännikel, près de Ribeauvillé ; ceux de Barr ou du pays de Dabo ; les habitants de Guebelschwihr, de Pfaffenheim, de Schauenberg ainsi que ceux du Brisgau, de la rive droite du Rhin, ils n'hésiteront pas à vous raconter, avec toute la naïveté et le sérieux de la bonne foi, qu'il existe encore, à tel rocher, de grands anneaux de fer auxquels les navigateurs du vieux monde attachaient les câbles de leurs navires, et indiqueront d'une main assurée tel enfoncement des Vosges qui leur servait de port, tel plateau élevé où ils avaient l'entrepôt de leurs marchandises ou de leurs armes. Ils vous raconteront par quel prodige cet état de choses a cessé ; ils vous diront qu'un de ces hommes primitifs, à la taille gigantesque, à force surhumaine, vaincu cependant et fait prisonnier, aurait offert, pour racheter sa liberté et sa vie, de délivrer la vallée de l'eau qui la couvrait et de la convertir en l'un des plus beaux pays du monde. Il aurait tenu parole : se plaçant à l'extrémité septentrionale du lac, au milieu des énormes rochers qui le fermaient de ce côté, premier certes des Hercules, il aurait, par la force de ses bras, fait céder deux montagnes et, à travers leurs entrailles béantes, ouvert un large passage à cette mer. Les eaux se précipitant par cette issue, se seraient peu à peu retirées de la plaine, et enfin le Rhin, ignoré sous cette masse liquide, aurait apparu à la lumière. Ainsi serait sortie des flots, comme la déesse de la Beauté, la superbe Alsace et ces contrées non moins enchanteresses qui s'appellent aujourd'hui le pays de Bade et le Palatinat.

Et, comme dernier écho imagé de cette période, reste dans la mémoire populaire la *Légende du Tännikel*, d'après laquelle, depuis cette époque, la nuit de chaque siècle révolu, le vieillard le plus sage, le plus pur, est transporté au milieu de cette nature et de cette mer enchantées, entouré de cygnes en extase, et voit à travers la claire profondeur des eaux la belle Alsace avec ses villes, ses villages, ses cathédrales, ses églises et ses vieux châteaux, s'épanouir dans les doux rayons de la lune, puis cette mer disparaissant petit à petit, laisse paraître à son milieu le Rhin majestueux, sur lequel glisse lentement la nacelle légendaire pour s'évanouir discrètement aux premières lueurs de l'aurore...

Or ici, une science exacte, positive, la géologie, semble venir en aide à la tradition, constatant par preuves indubitables cette épreuve neptunienne de l'Alsace ; ce qui ne permet plus de douter que, non pas un simple lac, mais la mer même en a couvert le sol. Des bancs entiers de détritiques et de coquillages marins y ont été découverts. La plupart des montagnes et collines calcaires, situées au-devant des Vosges, sont remplies de corps pétrifiés de tout genre, souvent rangés à plat, par couches ou par familles, ce qui annonce bien naturellement que ces corps ont vécu dans les endroits mêmes où on les rencontre. D'après cela on peut les regarder comme des monuments indestructibles, qui attestent la vie humaine et la présence passée des eaux de la mer dans ces mêmes lieux.

Mais ces habitants ont été suivis bien longtemps après et pendant bien des siècles par des immigrations successives d'autres peuples, ensemble de même origine. Le passage entre autres des Perses, des Mèdes, des Égyptiens, y est énergiquement prouvé par certains vestiges de modes de constructions de ponts, d'arches, d'aqueducs souterrains, à l'absence de voûtes, aux pierres énormes, aux quartiers de rochers employés dans ces immenses travaux. Plusieurs images de divinités y ont été découvertes, entre autres la divinité des Perses et des Mèdes : Mithra, le dieu de la lune phrygien ; les statues égyptiennes d'Isis, d'Osiris, d'Orus, d'Elurus, d'Anubis, de Jupiter-Ammon, etc. C'est de cette époque que part la période celtique et la partie véritablement historique de l'Alsace.

P. KAUFFMANN.

XI. 36



LA NUIT DU 31 DÉCEMBRE 1899, SELON LA LÉGENDE DU TËNNIKEL

Ayuntamiento de Madrid

LE MAUVAIS RÊVE

Pantomime Japonaise en 4 tableaux

de
F. G. MEY

PERSONNAGES

SABOURO,
Poète, peintre d'éventails.

LE DAIMIO,
Jeune seigneur pathétique
et roublard.

ORITZOU,
Épouse de Sabouro.

TOLA,
Courtisane au cœur
sensible.

Serviteurs et servantes.

PREMIER TABLEAU

I. — Le jour est levé.
Bruissements d'ailes.
Bourdonnements d'in-
sectes. La cré-



III. — Machinalement il s'est remis au travail et, d'un pinceau distrait, il reproduit sur un éventail, les fleurs qu'Oritzou veut lui faire admirer.
Elle s'est assise près de lui et chante sur le samisen, une chanson paisible d'autrefois.



IV. — Vains efforts.
L'esprit de Sabouro, envahi par de mornes pensées, s'égare en l'inaccessible contrée des désirs chimériques.
La chanson d'Oritzou n'arrive pas jusqu'à lui.
Son pinceau s'échappe de ses mains qui froissent nerveusement les fleurs délicates d'Oritzou.



celle des cigales se mêle au roucoulement joyeux des oiseaux.
Le tambour sacré accompagnant la prière des Bonzes du temple voisin fait entendre son roulement sourd au loin.

Oritzou sort de la maison.
Visite aux fleurs.
Toilette du jardin. Soins domestiques.

II. — Sabouro paraît sur le seuil, le front chargé d'ennui.
Il bâille et s'étire, et prend en pitié Oritzou prêtant l'oreille au bruit charmant de la nature qui s'éveille.
Il croit qu'il n'aime plus.
Il fait noir en son cœur.
La lumière du jour l'offusque.
L'art et la poésie n'ont plus de charme quand l'amour s'est envolé.



V. — Gagnée par la mélancolie de son époux, que rien ne peut distraire, Oritzou s'abandonne à son tour et, désolée, tressaille au contact léger des pétales, que lentement il fait pleuvoir sur ses genoux.

VI. — Sabouro, dégoûté de tout, n'attendant plus aucune consolation des réalités qui l'entourent, appelle l'oubli. Il met la main sur une fiole de vin de saké, et repousse Oritzou qui veut écarter de ses lèvres le funeste breuvage.

VII. — Mais Sabouro que l'obstacle exaspère, nerveusement brise la fiole, après l'avoir vidée jusqu'au fond; puis les fumées de l'alcool ayant amené une réaction dans son cerveau, il s'attendrit, et maintenant Oritzou s'effare aux caresses insolites dont elle est gratifiée.

VIII. — La servante venant prendre sa maîtresse pour l'accompagner au marché, met fin aux épanchements morbides

à s'enflammer et, fort peu rassuré sur l'issue de cette visite, il ne manque pas l'occasion qui se présente de déblatérer :

X. « Vous avez voulu voir ce poète... O poésie!.. Tenez, le voilà qui cuve son vin! »

Qu'importe, soupire Tola, devenue rêveuse à l'aspect du poète endormi dont elle compare la beauté au ridicule profil de son compagnon. Impressionnée aussi par l'honnête intimité de cette demeure élégante et simple... Il y ferait bon vivre loin du fracas des fêtes et des propos stupides d'un daimio! « Mon ami, lui dit-elle, faites-moi un plaisir; j'ai besoin d'être seule, allez-vous-en! » Et il s'en va!

XI. — Tola jouit de la surprise de Sabouro, dont les yeux en s'ouvrant sont éblouis par la vision de cette beauté rayonnante qui, droite dans sa robe magnifique, silencieusement sourit. Mais la voix de l'homme qui dit son extase en des paroles déjà entendues sans doute, a rompu le charme qui inclinait à l'atten-

de Sabouro. Il ne tarde pas à retomber dans son marasme habituel qui se résout en un profond sommeil.

IX. — Le voilà étendu sur l'herbe, et sa femme, avant de sortir, dispose tout, autour de lui, pour que son repos ne soit pas troublé. « Cette ombrelle garantira sa chère tête du

soleil qui monte dans le ciel; tout est bien ainsi, et d'ailleurs mon absence ne sera pas de longue durée. »

DEUXIÈME TABLEAU

Un voile de gaze, aux reflets changeants d'opale, s'étend sur la scène, qui s'éclaire à l'entrée de Tola, la belle courtisane. Auprès d'elle, s'empresse le Daimio esclave de ses caprices, lamentable seigneur, qui n'a pu dissuader son idole de venir surprendre chez lui un maître renommé. Il la sait prompte

XII. — Mais c'est surtout l'âme de l'artiste que cette apparition a fait vibrer, et lorsque, ayant rassemblé ses esprits, il reconnaît qu'une créature humaine — fort belle — pose devant lui, il ne songe plus qu'à en reproduire la silhouette. Ce revirement déconcerte la dame, qui se surprend à suivre le travail passionné du peintre avec intérêt,



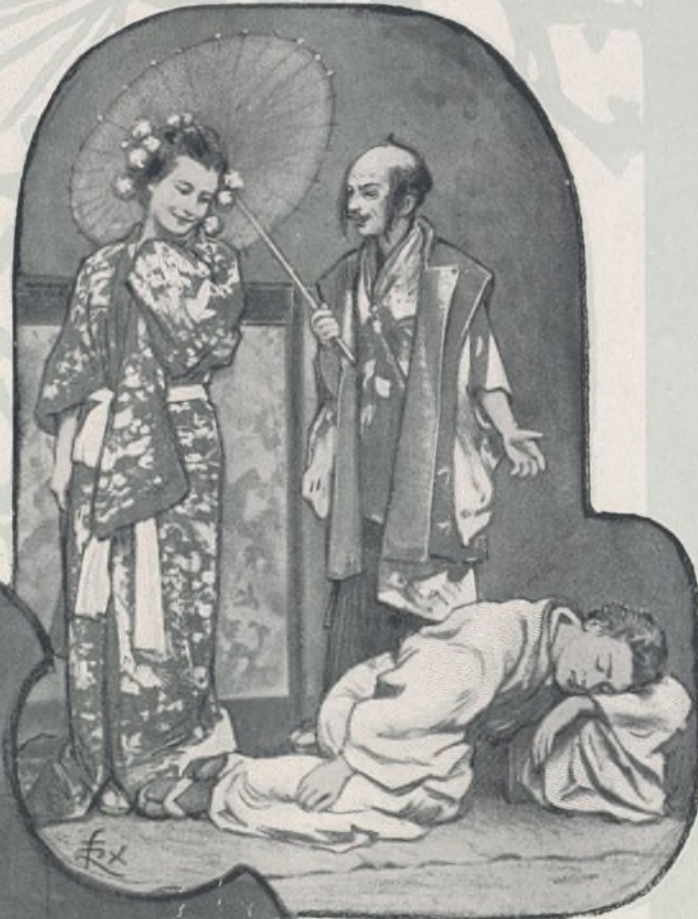
IX



VI



VII



X



XI



VIII



XII

avec admiration, avec enthousiasme. Jamais la puissance évocatrice du maître ne s'est si largement révélée. Jamais aucun pinceau ne l'a faite si belle — la glace est rompue.



XIII. — Et, jalouse de faire preuve de talent à son tour, la dame à l'esprit pervers, qui sent vibrer son cœur des longtemps abolis, — ô miracle de l'art! — saisit le samisen et prélude avec impétuosité; l'air qu'elle a choisi est précisément celui que la dolente Oritzou voulut faire entendre en vain à son époux...

XIV. — Sur cette musique, Sabouro, inspiré, compose des vers débordants de passion, et celle qui en est l'objet, gagnée par ce lyrisme, s'enflamme et se livre...



XV. C'est elle maintenant qui implore :

« Fuyons ensemble, quittons ces lieux ! »

Sabouro, affolé, n'entend pas l'écho affaibli de la voix de sa conscience qui soupire : Songe au bonheur passé, n'abandonne pas la chère maison, berceau de tes amours...

Fugitive lueur qui s'évanouit dès que Tola, consciente du danger, a fait d'un



pan de sa robe parfumée un bandeau pour les yeux de celui qu'impérieusement elle réclame.

XVI. — Et dans un envollement de soie dénouée, les deux amants, hâtivement, s'éloignent.



XVII. — La scène reste vide un instant. Puis se détachant au fond, on voit apparaître la douce Oritzou revenant du marché avec sa bonne, ayant au bras son panier de provisions.



XVIII. — Mais Sabouro n'est plus là, et quel singulier désordre !

La vérité éclate aux yeux hagards de l'épouse abandonnée, à mesure qu'elle découvre les pièces à conviction abandonnées par les fugitifs : La ceinture dorée, l'éventail et les épingles précieuses de la voleuse d'amour.



XIX. — C'est pour elle qu'ont été composés ces vers passionnés... et dans l'air flotte un subtil parfum !



XX. — Le doute n'est plus possible; une femme — et quelle femme ! — a passé par là.

Comme en rêve, sans un cri, sans une larme, l'infortunée Oritzou ajuste à sa taille la ceinture de la courtisane et pique dans sa chevelure les épingles fleuries. Elle est folle !



TROISIÈME
TABLEAU

XXI. — Tola et Sabouro se sont arrêtés au bord d'un étroit cours d'eau, dont les sinuosités reflètent les antiques ombrages d'un parc luxueux.

La satiété est venue.
Ils s'ennuient.
Elle est nerveuse.
Lui, pêche à la ligne.
C'en est fait des transports et des larmes de joie.



XXI

XXIV. — Elle, après le coup de foudre, souffre de la monotonie d'un sentiment qui ne peut plus se suffire à lui-même. La nostalgie des fêtes galantes qui firent sa joie et son orgueil, lui est venue.

Elle se complait au souvenir des cœurs qu'elle a conquis, de tous ceux qui sont morts ou se sont ruinés pour elle.



XXIV

XXII. — Reproches amers, crises de larmes et, à tout propos, scènes violentes.



XXII

XXIII. — suivies de raccommodements, spasmes derniers d'une passion expirante.

Lui, revoit sa chère maison, sa douce et tranquille existence d'autrefois.

Cependant, il n'a pas cessé d'aimer la belle Tola — jalousement.



XXIII

XXV. — Et ce bon Daimio — sa dernière victime — qui faisait toutes ses volontés... En somme on ne s'embêtait pas plus avec lui qu'avec un autre...

Le bon Daimio, inconsolable et non résigné, n'a pas perdu son temps.

Il s'est mis à la recherche de la femme de son rival.

Il sait où gisent les amoureux, et c'est de ce côté qu'il dirige les pas de la pauvre folle.



XXV



XXVI. — « Une mendiante chez moi, dit Tola, qu'on l'assiste. Elle a faim, qu'on lui donne à manger ! »

Etc'est elle-même qui s'empresse. Dans sa retraite amoureuse les distractions sont rares, cette rencontre inopinée en tient lieu.

XXVII. — Mais soudain, au contact de sa bienfaitrice, — que le hasard aidé par le daimio a mis sur sa route, — Oritzou sent quelque chose s'éveiller en elle.

Ce parfum

ne lui est pas inconnu. Elle le retrouve flottant autour de cette femme qui vient d'être bonne pour elle.

Une vague intuition l'inspire.

Elle implore Tola, qui de son côté reconnaît sa ceinture dont sa victime est encore parée. Et le Daimio, qui croit qu'il est temps de se montrer achève d'éclairer l'esprit de la courtisane.

Son orgueil s'insurge. Elle repousse durement les supplications qui l'assaillent de deux côtés à la fois.



XXVII



XXVIII

XXVIII. — Cependant, touchée par cette douleur navrante, Tola s'attendrit et finit par demander pardon humblement à sa rivale du mal qu'elle lui a fait.

Elle offre au Daimio un front moins sévère — et dès lors son parti est pris.

XXIX. — « Nous allons rendre cette enfant à son mari, dit-elle au Daimio.

« Suivez-moi dans ce pavillon.

« La nuit est proche,

« Sabouro ne peut tarder à rentrer, venez, j'ai mon plan. »

En effet, voici Sabouro.

Oritzou se dresse devant lui, barrant la route : « Ar-



XXIX

rière, spectre ! s'écrie Sabouro, qui croit à une hallucination.

— Non, tu m'appartiens, tu n'entreras pas dans ce pavillon maudit. »

XXX. — La scène est déchirante.



XXX

Le poison n'a pas achevé ses ravages dans l'âme de Sabouro.

Aveuglé par la passion il ne veut rien entendre.

« Hé bien, regarde ! » clame Oritzou, en lui désignant du doigt une des fenêtres du pavillon où se sont retirés Tola et le Daimio.

Sur la blanche cloison de papier, leurs deux silhouettes se dessinent en des attitudes qui ne peuvent laisser aucun doute sur l'impureté de leurs intentions.



XXXI. — O rage, ô fureur, ô délire !
La lampe s'est éteinte.
L'apparition s'est évaporée.

(Dans le fond du Théâtre, glissant sur l'eau, une barque enguirlandée de joyeuses lanternes, emportant Tola et le Daimio, passe et disparaît.)

Du sang ! du sang !
du sang ! rugit
Sabouro qui voit
rouge et puisque
je ne puis avoir
le leur, c'est toi,
ombre d'Orizou
qui paiera pour
eux.
Couic !...

XXXI

XXXII. — Silence lugubre.
A la lueur blafarde des étoiles,
Sabouro contem-
ple avec terreur la
tête échevelée d'O-
ritzou décapitée,
dont ses doigts
crispés n'ont pu se
détacher.



XXXII

XXXIII. — Au
bruit d'acier que
l'arme homicide a
fait en s'échappant
de sa main droite,
qui s'est ouverte
lentement, Sabou-
ro a tressauté.
Il s'affaisse
lourdement sur la



XXXIII

terre en sanglo-
tant, et ses lar-
mes inondent la
tête innocente qu'il
serre maintenant
sur sa poitrine.

XXXIV. — Assas-
sin ! Assassin !
Malédiction sur
moi !

J'ai égorgé cet être de douceur et de bonté...
Il ne me reste plus qu'à aller la rejoindre et à m'ou-
vrir le ventre.



XXXIV



XXXV

grands pas — tel
un somnambule.
Il mime avec
terreur le cauche-
mar qu'il vient
de subir et chan-
celle en
voyant O-
ritzou, ve-
nir à lui
souriante.



XXXVI

XXXVI. — Sabouro n'en peut croire ses yeux.
Elle est encore sur ses épaules la tête de sa chère
Orizou !...

XXXVII. — O puissances divines, vous me la rendez !
Toujours aussi aimante, et je ne suis pas criminel !
Comme nous
allons bien nous
aimer !

... Et puis, tu
ne sais pas ? Le rêve
affreux que je viens
de faire — qui com-
mence si mal et qui
finit si bien — je vais
l'écrire pour le théâ-
tre des Folies Sen-
timentales de Tokio
— car je suis bien
guéri de mon spleen.
Un bon musicien y
ajoutera quelque mu-
sique, et nous gagne-
rons beaucoup d'ar-
gent que j'emploierai
à acheter de belles
robes à ma chère
Orizou.

Rideau.



XXXVII

QUATRIÈME TABLEAU

Nuit profonde.
Musique lugubre
qui lentement s'at-
tendrit à mesure
que la clarté renaît
sur la scène mon-
trant le même décor
qu'au Premier Ta-
bleau.

XXXV. — Sa-
bouro, qu'on re-
trouve couché,
s'éveille à demi,
frissonne. Il ar-
pente la scène à

Figaro illustré

1899

TABLES DES MATIÈRES

SOMMAIRES DES NUMÉROS

106. — JANVIER

(NUMÉRO D'ÉTRENNES)

- Nos Gravures*, par M. — M. FERNAND CORMON, membre de l'Institut, dans son atelier; M. HENRI LAVEDAN, de l'Académie française; GEORGES RODENBACH. Le général BOURBAKI (statue). I
Les Croquis du mois, par LUTÉCIUS. II
Les Livres, par T. G. III
La Parisienne au Bois, revuette par GASTON JOLLIVET, trois grandes compositions en couleurs d'après des photographies, une d'après WOSTRY. Neuf illustrations d'après des photographies instantanées (clichés Carl de Mazibourg). IV
Indiscrétion rare, dessins de GASTON GÉLIBERT. 9
La Crèche « Il Presepio », par LÉO CLARETIE. Cinq illustrations en noir et en couleurs d'après des modèles du musée de Cluny et du musée de Naples. Deux grandes compositions en couleurs de FIRMIN BOUYSET. 10
Vittore Pisano dit El Pisanello, par G. LA-FENESTRE; reproductions de quatorze dessins et médailles de PISANELLO. 17

FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS :

Une Fleur, par ALBERT LYNCH (grande double prime).

COUVERTURE :

Le Postillon du Jour de l'An, par FIRMIN BOUYSET.

107. — FÉVRIER

(PUVIS DE CHAVANNES)

- Puvis de Chavannes et son Œuvre*, par ARSÈNE ALEXANDRE. 22
I. *Puvis de Chavannes et la Gloire*.
II. *Les Origines et l'Éducation*.
III. *Les Œuvres du Début*.
IV. *Puvis de Chavannes en possession de lui-même*.
V. *Ensemble et portée poétique de l'Œuvre*.
VI. *Importance et rôle du Paysage*.
L'illustration de ce fascicule est entièrement composée de trente-neuf reproductions d'œuvres de PUVIS DE CHAVANNES.

FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS :

L'Automne, par PUVIS DE CHAVANNES.
L'Enfant prodigue, par PUVIS DE CHAVANNES.

COUVERTURE :

A la Fontaine, par PUVIS DE CHAVANNES.

108. — MARS

- Les Peintures de M. Flameng à l'Opéra-Comique*, par F. M., trois illustrations d'après M. FRANÇOIS FLAMENG, dont une en double page (hors texte). 46

- Les Chevaux et la Voiture sous Louis XV*, par L. VALLET, huit illustrations en noir et en couleurs, dont une hors texte. 47
A propos de l'Espagne, danses et chants populaires, par JEAN LAHOR; huit illustrations en noir et en couleurs, d'après des photographies instantanées communiquées par M. le comte B. TYSZKIEWICZ. 52
Les Five O'clock de 1899, par FERDINAND BAC; illustrations en noir et en couleurs par l'auteur. 64
Le Luxe à Paris, par CRITIC; illustrations par L. VALLET. 68

FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS :

Le Courrier, par LOUIS VALLET.
Après l'Office, par J.-P.-A. DEGRAVE.

COUVERTURE :

Le Trottoir de Paris, par B. LEMEUNIER.

109. — AVRIL

(NUMÉRO DE PAQUES)

- Chronique d'Art*, par ANTONIN PROUST; tableaux de COROT et de J.-F. MILLET. 69
Carême mondain, par GASTON JOLLIVET; portraits des principaux prédicateurs du Carême. 71
La Fête des Lys aux États-Unis, par HENRY DUMAY; aquarelles et dessins par DE FEURE. 73
Pâques à Florence, par BRADA; illustrations en noir et en couleurs d'après les photographies de MM. ALINARI FRÈRES. 77
La Passion (prélude de la 3^e partie), musique de DON LORENZO PEROSI, encadrement en camaïeu, par GUILLAUME DUBUFFE.
La Semaine Sainte à Rome, par FRÉDÉRIC MASSON; illustrations en noir et en couleurs, par PAUL RENOUARD.
Les Fêtes des Fleurs au Japon, par M.; illustrations en camaïeu d'après OUTAMARO, KYONAGA et TOYOKOUNY.

FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS :

Entrée de Jésus à Jérusalem le jour des Rameaux (fragment), par J.-L. GÉROME.
Premières Fleurs, par CHIALIVA.

COUVERTURE :

Avril, par W. DE LEFTWICH-DODGE.

110. — MAI

(L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1900)

Texte par ANTONIN PROUST.

- I. *Les Préliminaires*. 94
II. *Les Concours*. 95
III. *La Porte monumentale*. 97
IV. *Après la Porte*. 100
V. *Le Palais de l'Électricité*. 101
VI. *Le Château d'Eau*. 102

- VII. *Les Palais de l'Esplanade des Invalides*. 103
VIII. *Le Petit Palais des Champs-Élysées*. 106
IX. *Le Grand Palais des Champs-Élysées*. 106
X et XI. *Le Pont Alexandre III*. 116

Illustrations d'après les maquettes et les dessins de MM. HÉNARD et PAULIN, GIRAULT, GUILLOT, JONDET, CH. GIRAULT, JOSEPH BLANC, L.-Ed. FOURNIER, etc.; plan de l'Exposition.

FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS

(Grandes doubles primes):

Le Pont Alexandre III.
La Porte monumentale de la Place de la Concorde.
Palais de l'Électricité et Château d'Eau.

COUVERTURE :

L'Exposition de 1900, par W. DE LEFTWICH-DODGE.

111. — JUIN

(LE CENTENAIRE DE MARENGO)

- Le Centenaire de Marengo*, par LA DIRECTION; illustrations de J.-L. DAVID, CARLE VERNET, GROS, ANTOLINI. 117
Le Passage du Grand Saint-Bernard, par ASH ROE; illustrations par THÉVENIN, TAUNAY, DENON. 121
Marengo. — Récit de JOSEPH PETIT, grenadier à cheval de la Garde; illustrations par MYRBACH. 125
Desaix intime, par FRANÇOIS BOYER; illustrations par BOILLY, TAUNAY, LEVACHER, REGNAULT. 133
Les deux Joséphine. — *Bonaparte pendant la Campagne de Marengo*, par FRÉDÉRIC MASSON; illustrations par DUPLESSIS-BERTAUX, X., MADAME VIGÉE-LEBRUN. 137
L'Arc du Simplon à Milan, par F. M.; illustrations d'après une photographie. 140

FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS

(Grande double prime):

Bataille de Marengo; — *Charge du 12^e husards*, par E.-J. DELAHAYE.

COUVERTURE :

Bonaparte reçu par les Religieux du mont Saint-Bernard, par J. GIRARDET.

112. — JUILLET

(LES JEUNES AU SALON DE 1899)

- Les Jeunes au Salon*, par ANDRÉ PÉRATÉ; illustrations de P.-A. LAURENS, AMÉDÉE BUFFET, ABEL BERTRAM, A.-L. MESTRALLET, A.-R. DELETAING, CHARLES CEBRON, IGNACIO ZULOAGA, EUGÈNE LOUP, JULES FLANDRIN, CHARLES HOFFBAUER, MADELEINE THÉROUANNE, G.-Ed. GUÉDY,

E.-H. ROUART, M ^{me} ROUSTEAUX-DARBOUR, M ^{lle} DICKSON, H.-C. GOURLE, J.-ABEL FAIVRE, H.-D. ETCHÉVERRY, M ^{me} VALENTINE PEPE, GEORGES HARCOURT, MANUEL MADRIGA, RAOUL DU GARDIER, G. SEIGNAC, L. LÉVY-DHURMER, F.-M. DU MOND, FERNAND PIET, M ^{lle} ANGÈLE DELASALLE, G.-G. ROGER, LOUISE DE HEM, VICTOR BRUGAIROLLES, CARL ADTER	141
<i>Le Dernier Salon du XIX^e Siècle</i> , par BOYER D'AGEN; illustrations de HEIDBRINCK.	161

FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS :
La Vierge aux Enfants, par J.-ABEL FAIVRE.
Réverie, par GUILLAUME SEIGNAC.

COUVERTURE :
Portrait de Mademoiselle Daniela Grunelius, par F. LASZLO.

113. — AOÛT

<i>Paris l'Été</i> , par GASTON JOLLIVET; illustrations de CHARLES WOSTRY; photographies instantanées.	165
<i>La Fée des Bruyères</i> , par AUGUSTE JOURDIER; illustrations par L. CHALON	172
<i>Les Cheval-Légers polonais à Somo-Sierra</i> , étude historique par le lieutenant général POUZERESKY, traduite du russe par le capitaine DMITRY OZNOBICHINE, suivie du récit d'un témoin oculaire, le capitaine NIEGOLEWSKY; illustrations par F. DE MYRBACH	175
<i>Sainte-Pélagie. — La Prison des Ombres</i> , par ERNEST GÉGOUT; illustrations d'après des photographies instantanées.	185

FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS :
Arrachant l'Ivraie, par LAUREANO BARRAU.
Un Perroquet, par EDOUARD DE BEAUMONT.

COUVERTURE :
En Panier, par L. VALLET.

114. — SEPTEMBRE

(LA PARISIENNE A LA MER)

<i>La Parisienne à la Mer</i> , par JEAN VILLEMÉR.	
<i>Quand elle part.</i>	
<i>Où aller ?</i>	
<i>Trouville-Deauville.</i>	
<i>A la Potinière.</i>	
<i>A Bord.</i>	

Plaisirs variés.

Le Dîner.

Dieppe.

Dinard.

Quarante illustrations en noir et en couleurs d'après des photographies instantanées, la plupart de M. CARLE DE MAZIBOURG.

189

FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS :

A Berck-sur-Mer. La plage à mer haute.
A Biarritz. Les bains de la grande plage.

COUVERTURE :

A Plombières. M^{lle} YAHNE dans son Cleveland-Car.

115. — OCTOBRE

(LA FEMME PAR P. HELLEU)

<i>La Femme par P. Helleu</i> , par le comte ROBERT DE MONTESQUIOU-FEZENSAC; quarante-cinq illustrations en noir et en couleurs, d'après les dessins, les aquarelles et les pastels de M. P. HELLEU.	213
--	-----

FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS :

Parisienne, par P. HELLEU.
Avant la Vente, par P. HELLEU.

COUVERTURE :

Sur la Jetée, par P. HELLEU.

116. — NOVEMBRE

(L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1900. SECTIONS ÉTRANGÈRES)

Texte par ANTONIN PROUST.	
<i>Les Sections étrangères.</i>	
<i>La Russie.</i>	239
<i>Les États-Unis d'Amérique.</i>	241
<i>La Grande-Bretagne.</i>	242
<i>L'Allemagne.</i>	243
<i>L'Autriche.</i>	244
<i>La Hongrie.</i>	247
<i>La Bosnie et l'Herzégovine.</i>	248
<i>L'Italie. — L'Espagne.</i>	249
<i>La Belgique.</i>	253
<i>La Hollande. — La Suède.</i>	254

<i>La Norvège.</i>	255
<i>La Grèce.</i>	255
<i>La Turquie. — Le Portugal. — La Bulgarie. — La Serbie.</i>	256
<i>La Perse. — La Chine. — Le Japon. — Le Siam. — Le Mexique. — Le Pérou. — L'Équateur.</i>	258
<i>La République Sud-Africaine.</i>	259

Illustrations d'après les maquettes et les dessins de MM. BOMBLED, MELTZER, LUTYENS, BOHNSTEDT, BAUMANN, BALINT et JAMBOR, PANEK, CARLO CEPPI et SALVADORI, URIOSTE Y VELADA, ACKER et MAUKELS, ROBERG, SINDING-LARSEN, MAGNE, DURUISSON, MONTEIRO, SALADIN, FORMIGÉ, BAUDRY, MÉRIAT, MASSON-DÉTOURBET, RÉGNIER et PETITGRAND, CHASTEL, ANZA, GAILLARD, BILLA, HEUBES. — Portraits des Commissaires étrangers.

FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS

(Grandes doubles primes) :

Le Grand Palais des Champs-Élysées.
Le Petit Palais des Champs-Élysées.

COUVERTURE :

Palais des États-Unis.

117. — DÉCEMBRE

(NUMÉRO DE NOËL)

<i>L'Obstacle</i> , par RENÉ MAIZEROT; illustrations en noir et en couleurs de WOSTRY.	261
<i>La Cantilène d'Eulalia</i> , par FIÉRENS-GEVAERT; illustrations en couleurs de L. CHALON	269
<i>La Légende du Tännikel</i> ; texte et illustrations de P. KAUFFMANN.	277
<i>Le Mauvais Rêve</i> , pantomime japonaise en quatre tableaux; texte et illustrations de F. RÉGAMEY	279

FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS

(Grandes doubles primes) :

Une Visite à bord, par LUCIUS ROSSI.
Le Théâtre au Village, par ALONZO PEREZ.

COUVERTURE :

L'Année 1900, par O. GUILLONNET.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES ARTICLES

(Les chiffres en caractères gras indiquent les numéros des fascicules et renvoient à la table des sommaires).

<i>A propos de l'Espagne. — Danses et Chants populaires.</i>	108	<i>Exposition de 1900 (L').</i>	110	<i>Mauvais Rêve (Le).</i>	117
<i>Arc du Simplon (L').</i>	111	<i>Exposition de 1900; Sections étrangères (L').</i>	117	<i>Obstacle (L').</i>	117
<i>Cantilène d'Eulalia (La).</i>	117	<i>Fée des Bruyères (La).</i>	113	<i>Pâques à Florence.</i>	109
<i>Carême mondain.</i>	109	<i>Femme par P. Helleu (La).</i>	115	<i>Paris l'Été.</i>	113
<i>Centenaire de Marengo (Le).</i>	111	<i>Fête des Fleurs au Japon (La).</i>	109	<i>Parisienne au Bois (La).</i>	106
<i>Cheval-Légers polonais à Somo-Sierra (Les).</i>	113	<i>Fête des Lys aux États-Unis (La).</i>	109	<i>Parisienne à la Mer (La).</i>	114
<i>Chevaux et la Voiture sous Louis XV (Les).</i>	108	<i>Five O'clock de 1899 (Les).</i>	108	<i>Passage du Grand Saint-Berdnar (Le).</i>	111
<i>Chronique d'art.</i>	109	<i>Gravures (Nos).</i>	106	<i>Passion (La) (musique).</i>	109
<i>Crèche « Il Presepio » (La).</i>	106	<i>Indiscrétion rare.</i>	106	<i>Peintures de M. J. Flameng à l'Opéra-Comique (Les).</i>	108
<i>Croquis du mois (Les).</i>	106	<i>Jeunes au Salon (Les).</i>	112	<i>Puvis de Chavannes, sa Vie et son Œuvre.</i>	107
<i>Dernier Salon du XIX^e siècle (Le).</i>	112	<i>Légende du Tännikel (La).</i>	117	<i>Sainte-Pélagie.</i>	113
<i>Desaix intime.</i>	111	<i>Livres (Les).</i>	106	<i>Semaine Sainte à Rome (La).</i>	109
<i>Deux Joséphine (Les).</i>	111	<i>Luxe à Paris (Le).</i>	108	<i>Vittore Pisano dit El Pisanello.</i>	106
		<i>Marengo. Récit de Joseph Petit.</i>	111		

TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS

(Les chiffres en caractères gras indiquent les numéros des fascicules et renvoient à la table des sommaires).

ALEXANDRE (Arsène). <i>Puvis de Chavannes, sa Vie et son Œuvre.</i>	107	BAC (Ferdinand). <i>Les Five O'clock de 1899</i>	108	DIRECTION (La). <i>Le Centenaire de Marengo.</i>	111
ANTONIN PROUST. <i>L'Exposition de 1900.</i>	110	BOYER (François). <i>Desaix intime.</i>	111	DUMAY (Henry). <i>La Fête des Lys aux États-Unis.</i>	109
— <i>Chronique d'art.</i>	109	BOYER D'AGEN. <i>Le Dernier Salon du XIX^e siècle.</i>	112	FIÉRENS-GEVAERT. <i>La Cantilène d'Eulalia.</i>	117
— <i>L'Exposition de 1900. — Sections étrangères.</i>	116	BRADA. <i>Pâques à Florence.</i>	109	GÉGOUT (Ernest). <i>Sainte-Pélagie. — La Prison des Ombres.</i>	113
		CLARETIE (Léo). <i>La Crèche « Il Presepio ».</i>	106		
		CRITIC. <i>Le Luxe à Paris.</i>	108		

GÉLIBERT (Gaston). <i>Indiscrétion rare</i> . . .	106	MAIZEROT (René). <i>L'Obstacle</i> . . .	117	PEROSI (Don Lorenzo). <i>La Passion</i> . . .	109
JOLLIVET (Gaston). <i>La Parisienne au Bois</i>		M... <i>Nos Gravures</i> . . .	106	PETIT (Joseph). <i>Récit de la bataille de Ma-</i>	
(<i>revue</i>) . . .	106	— <i>La Fête des Fleurs au Japon</i> . . .	109	rengo . . .	111
— <i>Carême mondain</i> . . .	109	— <i>Les Peintures de M. F. Flameng à</i>		POUZEREWSKY (Lieut. génl). <i>Les Chevaux-Lé-</i>	
— <i>Paris l'Été</i> . . .	113	<i>l'Opéra-Comique</i> . . .	108	gers polonais à Somo-Sierra . . .	111
JOURDIER (Auguste). <i>La Fée des Bruyères</i> .	113	MASSON (Frédéric). <i>La Semaine Sainte à</i>		RÉGAMEY (F.). <i>Le Mauvais Réve</i> . . .	117
KAUFFMANN. <i>La Légende du Tannikell</i> . . .	117	<i>Rome</i> . . .	109	ROË (Ash). <i>Le Passage du Grand Saint-</i>	
LAFENESTRE (G.). <i>Vittore Pisano dit El Pi-</i>		— <i>Les deux Joséphine</i> . . .	111	Bernard . . .	111
sanello . . .	106	F. M. <i>L'Arc du Simplon</i> . . .	111	VALLET (Louis). <i>Les Chevaux et la Voiture</i>	
LAHOR (Jean). <i>A propos de l'Espagne. —</i>		MONTESQUIOU-FEZENSAC (Comte ROBERT DE).		sous Louis XV (III) . . .	108
<i>Danses et Chants populaires</i> . . .	108	<i>La Femme par P. Helleu</i> . . .	115	VILLEMER (Jean). <i>La Parisienne à la Mer</i> . .	114
LUTÉCIUS. <i>Les Croquis du mois</i> . . .	106	PÉRATÉ (André). <i>Les Jeunes au Salon</i> . .	112		

TABLE ALPHABÉTIQUE DES ARTISTES

(Les chiffres en caractères gras indiquent les numéros des fascicules et renvoient à la table des sommaires).

ACKER et MAUKELS. <i>L'Exposition de 1900</i> .	116	HEM (Mlle L. de). <i>Les Jeunes au Salon</i> . .	112	PUVIS DE CHAVANNES. « <i>Ludus pro Patria</i> ».	107
ANTOLINI. <i>Le Centenaire de Marengo</i> . . .	111	HÉNARÉ et PAULIN. <i>L'Exposition de 1900</i> .	110	— <i>Orphée</i> . . .	107
ANZA. <i>L'Exposition de 1900</i> . . .	116	HEUBES. <i>L'Exposition de 1900</i> . . .	116	— <i>Le Rhône et la Saône</i> . . .	107
BAC (Ferdinand). <i>Les Five O'clock de 1899</i>		HOFFBAUER (Ch.). <i>Les Jeunes au Salon</i> . .	112	— <i>Étude</i> . . .	107
(Hors texte) . . .	108	JOUDET. <i>L'Exposition de 1900</i> . . .	110	— <i>L'Été</i> . . .	107
BALINT et JAMBOR. <i>L'Exposition de 1900</i> .	116	KAUFFMANN. <i>La Légende du Tannikell</i> . .	117	— <i>Étude</i> . . .	107
BARRAU (Laureano). <i>Arrachant l'Ivraie</i> . .	113	KIONAGA. <i>Les Fêtes des Fleurs au Japon</i> .	109	— <i>Famille de Pêcheurs</i> . .	107
BAUDRY. <i>L'Exposition de 1900</i> . . .	116	LASZLO. <i>Les Jeunes au Salon</i> . . .	112	— <i>Sainte Geneviève veil-</i>	
BAUMANN. <i>L'Exposition de 1900</i> . . .	116	LAURENS (P.-A.). <i>Les Jeunes au Salon</i> . .	112	lant sur la Ville en-	
BEAUMONT (E. de). <i>Un Perroquet</i> . . .	113	LEVACHEZ. <i>Desaix intime</i> . . .	111	dormie . . .	107
BERTRAM (Abel). <i>Les Jeunes au Salon</i> . .	112	LÉVY-DHURMER. <i>Les Jeunes au Salon</i> . .	112	— <i>Étude</i> . . .	107
BILLA. <i>L'Exposition de 1900</i> . . .	116	LOUP (Eugène). <i>Les Jeunes au Salon</i> . .	112	— <i>Homère</i> . . .	107
BLANC (Joseph). <i>L'Exposition de 1900</i> . .	110	LUTYENS. <i>L'Exposition de 1900</i> . . .	116	— <i>Pauvre Pêcheur</i> . . .	107
BOBERG. <i>L'Exposition de 1900</i> . . .	116	LYNCH (Albert). <i>Une Fleur</i> . . .	106	— <i>La Paix</i> . . .	107
BOHNSTEDT. <i>L'Exposition de 1900</i> . . .	116	MADRUGA (M.). <i>Les Jeunes au Salon</i> . .	112	— <i>Étude</i> . . .	107
BOILLY. <i>Desaix intime</i> . . .	111	MAGNE. <i>L'Exposition de 1900</i> . . .	116	— <i>Son portrait (Galerie</i>	
BOUYSET (Firmin). <i>Le Postillon de Noël</i>		MASSON-DÉTOURBET. <i>L'Exposition de 1900</i> .	116	des Offices) . . .	107
(Couverture) . . .	106	MELTZER. <i>L'Exposition de 1900</i> . . .	116	RÉGAMEY (F.). <i>Le Mauvais Réve</i> . . .	117
— <i>La Crèche</i> . . .	106	MÉRIAT. <i>L'Exposition de 1900</i> . . .	116	REGNAULT. <i>Desaix intime</i> . . .	111
BRUGAIROLLES (Victor). <i>Les Jeunes au Salon</i>	112	MESTRALLET (A.-L.). <i>Les Jeunes au Salon</i> .	112	REGNIER et PETITGRAND. <i>L'Exposition de</i>	
BUFFET (Amédée). <i>Les Jeunes au Salon</i> . .	112	MILLET (J.-F.). <i>Chronique d'art</i> . . .	109	1900 . . .	116
CEPPI et SALVADORI. <i>L'Exposition de 1900</i> .	116	MONTEIRO. <i>L'Exposition de 1900</i> . . .	116	RENOUARD (P.). <i>La Semaine Sainte à Rome</i>	
CESBRON. <i>Les Jeunes au Salon</i> . . .	112	MYRBACH. <i>Marengo. Récit de Joseph Petit</i> .	111	(Couleurs et hors texte) . . .	109
CHALON (L.). <i>La Fée des Bruyères</i> . . .	113	— <i>Les Chevaux-Légers polonais à</i>		REPRODUCTIONS PHOTOGRAPHIQUES INSTANTA-	
— <i>La Cantilène d'Eulalia</i> . . .	117	<i>Somo-Sierra</i> . . .	113	NÉES. <i>Nos Gravures</i> . . .	106
CHASTEL. <i>L'Exposition de 1900</i> . . .	116	OUTAMARO. <i>Les Fêtes des Fleurs au Japon</i> .	109	— <i>La Parisienne au Bois</i> . . .	106
COROT. <i>Chronique d'art</i> . . .	109	PANEK. <i>L'Exposition de 1900</i> . . .	116	— <i>Puvis de Chavannes, sa Vie et</i>	
CUTTLE. <i>Les Jeunes au Salon</i> . . .	112	PEPE (Mlle Val.). <i>Les Jeunes au Salon</i> . .	112	son Œuvre . . .	107
DAVID (J.-L.). <i>Le Centenaire de Marengo</i> .	111	PIET (P.). <i>Les Jeunes au Salon</i> . . .	112	— <i>A propos de l'Espagne, de ses</i>	
DE FEURE. <i>La Fête des Lys aux États-Unis</i>	109	PISANELLO. <i>Vittore Pisano</i> . . .	106	<i>Danses et Chants populaires</i> .	108
DEGRAVE (J.-A.-P.). <i>Après l'Office (Hors</i>		PUVIS DE CHAVANNES. <i>A la Fontaine (Cou-</i>		— <i>Pâques à Florence (Clichés Ali-</i>	
texte) . . .	108	— <i>verture</i> . . .	107	nari) . . .	109
DELASALLE (Mlle Angèle). <i>Les Jeunes au Sa-</i>		— <i>Doux Pays</i> . . .	107	— <i>Vues diverses de l'Exposition de</i>	
lon . . .	112	— <i>Marseille porte de l'O-</i>		1900 . . .	110
DELEBANG. <i>Les Jeunes au Salon</i> . . .	112	— <i>rient</i> . . .	107	— <i>L'Arc du Simplon</i> . . .	111
DENON. <i>Le Passage du Grand Saint-Ber-</i>		— <i>« Inter Artes et Na-</i>		— <i>Paris l'Été</i> . . .	113
nard . . .	111	— <i>turam</i> » . . .	107	— <i>Sainte-Pélagie</i> . . .	113
DICKSON (Mlle E.). <i>Les Jeunes au Salon</i> . .	112	— <i>Son portrait par lui-</i>		— <i>La Parisienne à la Mer</i> . . .	114
DUBUFE (Guillaume). <i>La Passion</i> . . .	109	— <i>même</i> . . .	107	ROGER (G.-G.). <i>Les Jeunes au Salon</i> . .	112
DUBUISSON. <i>L'Exposition de 1900</i> . . .	116	— <i>Le Bois sacré</i> . . .	107	ROUART (E.-H.). <i>Les Jeunes au Salon</i> . .	112
DU MOND (J.-M.). <i>Les Jeunes au Salon</i> . .	112	— <i>Étude pour le « repos »</i>	107	ROUSTEAUX-DARBOUR (Mme). <i>Les Jeunes au</i>	
DUPLESSIS-BERTAUX. <i>Les deux Joséphine</i> .	111	— <i>L'Automne (Hors texte)</i>	107	Salon . . .	112
ETCHEVERRY (H.-D.). <i>Les Jeunes au Salon</i>	112	— <i>Inspiration chrétienne</i>	107	SALADIN. <i>L'Exposition de 1900</i> . . .	116
FAIVRE (J.-Abel). <i>Les Jeunes au Salon</i> . .	112	— <i>L'Enthousiasme</i> . . .	107	SEIGNAC (G.). <i>Les Jeunes au Salon</i> . . .	112
FLAMENG (François). <i>La Comédie</i> . . .	108	— <i>L'Hiver</i> . . .	107	SINDING-LARSEN. <i>L'Exposition de 1900</i> . .	116
— <i>La Danse</i> . . .	108	— <i>Enfant cueillant des</i>		TAUNAY. <i>Le Passage du Grand Saint-Ber-</i>	
— <i>Le Drame lyrique</i> . . .	108	<i>pommes</i> . . .	107	nard . . .	111
FLANDRIN (Jules). <i>Les Jeunes au Salon</i> . .	112	— <i>Hémicycles de la Sor-</i>		— <i>Desaix intime</i> . . .	111
FORMIGÉ. <i>L'Exposition de 1900</i> . . .	116	— <i>bonne</i> . . .	107	THÉROUANNE (Mme Madeleine). <i>Les Jeunes</i>	
FOURNIER (L.-Ed.). <i>L'Exposition de 1900</i> .	110	— <i>Le Travail</i> . . .	107	au Salon . . .	112
GAILLARD. <i>L'Exposition de 1900</i> . . .	116	— <i>Le Repos</i> . . .	107	THÉVENIN. <i>Le Passage du Grand Saint-Ber-</i>	
GARBIER (Raoul du). <i>Les Jeunes au Salon</i> .	112	— <i>Le Ravitaillement de</i>		nard . . .	111
GÉLIBERT (Gaston). <i>Indiscrétion rare</i> . . .	106	— <i>Paris</i> . . .	107	TOGOKOUNI. <i>Les Fêtes des Fleurs au Japon</i> .	109
GÉROME (J.-L.). <i>Entrée de Jésus à Jérusa-</i>		— <i>L'Enfance de sainte</i>		URIESTE Y VELADA. <i>L'Exposition de 1900</i> .	116
lem (Hors texte) . . .	109	— <i>Geneviève</i> . . .	107	VALLET (Louis). <i>Les Chevaux et la Voiture</i>	
GOURLE (H.-C.). <i>Les Jeunes au Salon</i> . .	112	— <i>Sainte Geneviève en</i>		sous Louis XV . . .	108
GROS. <i>Le Centenaire de Marengo</i> . . .	111	— <i>prières</i> . . .	107	— <i>Le Courrier (Hors texte)</i> . .	108
GUÉDY (G.-Ed.). <i>Les Jeunes au Salon</i> . .	112	— <i>Virgile</i> . . .	107	— <i>Le Luxe à Paris</i> . . .	108
GUILLOT. <i>L'Exposition de 1900</i> . . .	110	— <i>« Ave Picardia nutrix »</i>	107	VERNET (Carle). <i>Le Centenaire de Marengo</i> .	111
HARCOURT (Georges). <i>Les Jeunes au Salon</i> .	112	— <i>L'Automne</i> . . .	107	VIGÉE-LEBRUN (Mme). <i>Les deux Joséphine</i> .	111
HEIDBRINCK. <i>Le Dernier Salon du XIX^e siècle</i>		— <i>La Céramique</i> . . .	107	WOSTRY (Ch.). <i>En sortant d'Armenonville</i> .	106
(16 dessins) . . .	112	— <i>La Charité</i> . . .	107	— <i>Paris l'Été</i> . . .	113
HELLEU (P.). <i>La Femme (45 dessins et fac-</i>		— <i>Le Sommeil</i> . . .	107	— <i>L'Obstacle</i> . . .	117
simile, couverture, hors texte) . . .	115	— <i>Étude</i> . . .	107	ZULOAGA (I.). <i>Les Jeunes au Salon</i> . . .	112

TABLE DES FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS

AVEC L'INDICATION DE PLACEMENT POUR LE RELIEUR.

106. — JANVIER		110. — MAI		114. — SEPTEMBRE	
<i>Une Fleur</i> , par ALBERT LYNCH, double prime, entre les pages	8 et 9	<i>La Porte monumentale de la Place de la Concorde</i> , entre les pages	94 et 95	<i>A Berck-sur-Mer. La Plage à haute mer</i> , en regard de la page	194
		<i>Le Palais de l'Électricité</i> , entre les pages	100 et 101	<i>A Biarritz. Les Bains de la grande plage</i> , en regard de la page	207
		<i>Le Pont Alexandre III</i> , entre les pages	106 et 107		
107. — FÉVRIER		111. — JUIN		115. — OCTOBRE	
<i>L'Automne</i> , par PUVIS DE CHAVANNES, en regard de la page	24	<i>Bataille de Marengo. Charge du 12^e Hussards</i> , par E.-J. DELAHAYE, entre les pages	134 et 135	<i>Parisienne</i> , par P. HELLEU, en regard de la page	216
<i>L'Enfant prodigue</i> , par PUVIS DE CHAVANNES, en regard de la page	41			<i>Avant la Vente</i> , par P. HELLEU, en regard de la page	233
108. — MARS		112. — JUILLET		116. — NOVEMBRE	
<i>Le Courrier</i> , par L. VALLET, en regard de la page	46	<i>La Vierge aux Enfants</i> , par ABEL FAIVRE, en regard de la page	150	<i>Le Grand Palais des Champs-Élysées</i> , entre les pages	242 et 243
<i>Après l'Office</i> , par J.-P.-A. DEGRAVE, en regard de la page	67	<i>Réverie</i> , par G. SEIGNAC, en regard de la page	154	<i>Le Petit Palais des Champs-Élysées</i> , entre les pages	252 et 253
109. — AVRIL		113. — AOÛT		117. — DÉCEMBRE	
<i>Entrée de Jésus à Jérusalem</i> , par F.-L. GÉROME, en regard de la page	72	<i>Arrachant l'Ivraie</i> , par LAUREANO BARRAU, en regard de la page	168	<i>Une Visite à bord</i> , par LUCIUS ROSSI, entre les pages	268 et 269
<i>Premières Fleurs</i> , par L. CHIALIVA, en regard de la page	89	<i>Un Perroquet</i> , par ÉDOUARD DE BEAUMONT, en regard de la page	171	<i>Le Théâtre au Village</i> , par ALONZO PEREZ, entre les pages	278 et 279

TABLE DES COUVERTURES EN COULEURS

106. — JANVIER. — <i>Le Postillon du Jour de l'An</i> , par FIRMIN BOUYSSET.	110. — MAI. — <i>L'Exposition universelle de 1900</i> , par W. DE LEFTWICH-DODGE.	114. — SEPTEMBRE. — <i>A Plombières. M^{lle} Yahne. dans son Cleveland-Car.</i>
107. — FÉVRIER. — <i>A la Fontaine</i> , par PUVIS DE CHAVANNES.	111. — JUIN. — <i>Bonaparte reçu par les Religieux du mont Saint-Bernard</i> , par J. GIRARDET.	115. — OCTOBRE. — <i>Sur la Jetée</i> , par P. HELLEU.
108. — MARS. — <i>Le Trottoir de Paris</i> , par B. LE MEUNIER.	112. — JUILLET. — <i>Portrait de M^{lle} Daniela Grunelius</i> , par LASZLO.	116. — NOVEMBRE. — <i>L'Exposition universelle de 1900. — Pavillon des États-Unis.</i>
109. — AVRIL. — <i>Avril</i> , par W. DE LEFTWICH-DODGE.	113. — AOÛT. — <i>En Panier</i> , par L. VALLET.	117. — DÉCEMBRE. — <i>L'Année 1900</i> , par O. GUILLONNET.

PORTRAITS

Alby	110	Feuillette (Le R. P.)	109	Phya Surya Nuvatr.	116
Bela de Lukatz	116	Fournier (L.-Ed.)	110	Picard (Alfred).	110
Binet	110	Garnier (L'Abbé).	109	Puyvis de Chavannes.	107
Blanc (Jos.)	110	Girault	110	Raffalowitch (Arthur).	116
Bonaparte	111	Grassini (Joséphine).	111	Résal	110
Bourbaki (Général).	106	Grisson	110	Richter.	116
Bouvard	110	Guillot	110	Robert (Émile).	116
Camondo (Comte de)	116	Hayashi	116	Rodenbach (Georges).	106
Cassien-Bernard	110	Hénard	110	Sacilly (De)	116
Chardon	110	Jekyll	116	Salih Munir-Bey.	116
Chesnel (Eugène).	116	Kitabgi-Khan	116	Sesto (Duc de)	116
Christophersen	116	Lamm (Per)	116	Smith.	116
Cormon (Fernand).	106	Lavedan (Henri).	106	Spearman.	116
Cousin (Gaston)	110	Legrand (A.).	110	Tenicheff (Le Prince).	116
De France	110	Lewald (Theodor)	115	Thiel (Arthur)	116
Deglane	110	Louvet	110	Thomas	110
Delaplanche (Le R. P.)	109	Mantegazza.	116	Toribio Sanz	116
Delaunay-Belleville.	110	Mier y Celis (De)	116	Van Asbeck.	116
Dervillé	110	Morin (Le R. P.)	109	Van Verduynen.	116
Desaix	111	Moser	116	Vapereau.	116
Dumont (L'Abbé).	109	Navay (Aladar de).	116	Vercruysse.	116
Étourneau (Le R. P.)	109	Ollanesco.	116	Villa (Tommaso).	116
Exner	116	Paulin	110	Villalobar (Marquis de).	116
Fargue (M. de la)	116	Peck (Ferdinand W.).	116	Woodward	116
Faria (Vicomte de).	116				

Le Robinet-Filtre

LE ROBINET-FILTRE LEHMANN

La santé, tout le monde en convient, est le principal élément du bonheur, et ceux qui, sans cesse, souffrent physiquement, mènent, généralement, une existence misérable.

Aussi n'est-on pas peu surpris, indigné même, lorsque l'on constate la légèreté, malheureusement trop fréquente, avec laquelle les personnes les plus avisées observent les lois de l'hygiène. La question de l'eau, là où elle n'était pas encore résolue, est incontestablement celle qui, depuis quelques années, a passionné au plus haut degré l'opinion publique, et les préoccupations qu'elle a suscitées ont amené, dans la plupart des cas, des améliorations appréciables, sinon tout à fait satisfaisantes.

A Paris, par exemple, presque toute l'année, nous avons la satisfaction de savoir que nous buvons de l'eau de source. Il n'y a là, cependant, qu'une satisfaction bien maigre, quand on sait que les canalisations qui mènent depuis la source jusque dans nos appartements l'eau réputée pure, ne sont *jamais nettoyées*, et qu'un éminent chimiste, M. Miguel, ayant fait une analyse des eaux de la Vanne, que l'on reçoit à Paris, après leur passage dans les 173 kilomètres de canalisations, y a trouvé 280,000 microbes par litre! On sait également que, presque chaque année, pendant quelques jours, plusieurs quartiers de Paris ne reçoivent que de l'eau de Seine pendant les grandes sécheresses. Or, à cette époque (pendant l'Exposition), l'année prochaine, la population de la Capitale devant être sans doute doublée, même ceux qui ont encore confiance dans le service actuel seront dans l'obligation de chercher leur eau pure ailleurs.

La conclusion logique de cet état de choses (et de bien d'autres encore) est qu'il est imprudent de ne pas posséder un filtre, car il est toujours dangereux de boire de l'eau non filtrée.

Nous n'insistons pas autrement sur ce point, universellement admis aujourd'hui, mais nous attirons tout particulièrement l'attention des nombreux intéressés sur le *Robinet-Filtre Lehmann*, une invention nouvelle ingénieuse et essentiellement pratique, dont le titre, du reste, ne pourrait être mieux trouvé.

La figure ci-contre représente un robinet d'aspect bizarre; il a deux têtes: l'une *B* donne passage à une eau filtrée de la façon la plus rigoureuse; l'autre *C* fournit le liquide ordinaire destiné au lavage et aux usages non comestibles, c'est le robinet usuel que nous connaissons tous. La douille *D* est en cuivre; elle est destinée à être soudée sur un tuyau de conduite d'arrivage, soit sur l'évier de la cuisine, soit dans tout autre endroit. Pour le montage, il suffit de visser solidement l'appareil sur la douille.

Examinons le fonctionnement maintenant. *A* est un récipient contenant la matière filtrante en amiante, inaltérable dans l'eau et basée sur la méthode la plus énergique de filtrage, préconisée par Pasteur. L'eau arrive par *D* avec la plus grande force; si le robinet *C* est ouvert, elle s'écoule comme à l'ordinaire, emportant jusqu'au dernier atome des impuretés que peuvent contenir le filtre et les parois de l'appareil. Si, au contraire, *C* étant fermé, *B* est seul ouvert, la pression formidable écrase le liquide contre la surface de la matière filtrante, l'oblige à passer à travers ses pores si tenus qu'ils en sont invisibles, et l'on recueille, à raison d'un litre toutes les deux minutes environ, une eau pure et limpide.

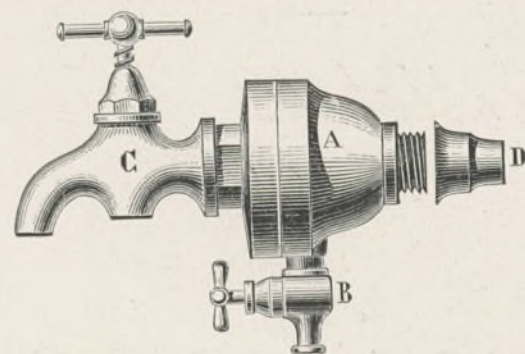
L'appareil n'est pas plus gênant sur une pierre à évier qu'un robinet ordinaire; son fonctionnement est absolument celui d'un autre robinet, et une fois placé on n'a plus à s'en préoccuper. L'avantage du *Robinet-Filtre Lehmann* c'est qu'avec lui toutes les installations secondaires sont supprimées; on n'a plus qu'un seul robinet dans sa maison, donnant indifféremment, par l'une ou l'autre de ses têtes, de l'eau ordinaire ou de l'eau filtrée.

M. Lehmann (20, rue de la Glacière, Paris), qui en est l'inventeur, l'adresse franco contre mandat-poste, aux prix du tarif ci-dessous:

Robinet-Filtre de Cuisine, 25 fr.; Robinet-Filtre de Cour, 30 fr.

Nickelés: 3 fr. 50 en plus.

LES APPAREILS SONT EN CUIVRE, PREMIER TITRE, DE FABRICATION PARISIENNE ET GARANTIS COMME BON FONCTIONNEMENT



ATTESTATIONS

DÉPARTEMENT DE LA
GIRONDE
—
Maison de Santé
VILLE DE B...
—
Cabinet du Directeur

B....., le 24 mai 1899.
J'ai reçu votre lettre. Les robinets ont été placés immédiatement: ils fonctionnent déjà depuis longtemps et on est très satisfait des résultats obtenus. Vous pouvez être assuré que désormais, à mesure des besoins, nous emploierons votre appareil.
Agréez, etc.

Signé: C....., Docteur-Médecin
(ancien député).

L....., près d'Orléans, 22 juin 1899.

Je me plais à vous informer que depuis près de cinq mois que j'emploie, à ma cuisine, un de vos robinets-filtre, j'en ai été constamment satisfait, qu'il n'a pas nécessité de réparation, ni de démontage pour le nettoyer.

Signé: M....., Conseiller honoraire à la Cour d'appel de Rouen; domicilié à O....., rue, n°

Paris, le 17 août 1899.

Monsieur Lehmann,
J'ai fait poser chez moi le robinet-filtre que vous m'avez vendu et j'en suis très satisfait. Le procédé ingénieux, qui m'avait séduit tout d'abord, donne d'excellents résultats. Je suis donc heureux de vous donner mon attestation.

Recevez, Monsieur, mes sincères salutations.

Signé: G. M.....,
Architecte (S. C.) diplômé par le gouvernement.
Faubourg, n°

Paris, 24 juin 1899.

Il m'est agréable de vous déclarer que le robinet-filtre placé chez moi depuis quelques mois fonctionne d'une manière parfaite, et que j'en suis enchantée.

Signé: Comtesse de P....., rue, n°

Belle Jardinière

2, rue du Pont-Neuf

AGRANDISSEMENTS & TRANSFORMATIONS CONSIDÉRABLES

Création de Nouveaux Comptoirs

PARFUMERIE · JUPONS · PEIGNOIRS

Rayon de
Dépôt des

Parfumerie
Premières marques

Produits Spéciaux de la Maison
Qualité irréprochable

Produits Spéciaux de la Maison
Qualité irréprochable

Parfumerie "VIOLETTE FLOR"
"BOUQUET de la BELLE JARDINIÈRE"

"GENÊT des ALPES"
LOTIONS

BROSSERIE
Rasoirs

Articles de Toilette
en Ivoire

GLACES
Vaporisateurs

Envoi franco sur demande
du catalogue illustré
de Parfumerie



EAUX de COLOGNE
EXTRAITS pour le MOUCHOIR
SAVONS de TOILETTE
DENTIFRICES ETC.

PEIGNES
Coutellerie

Articles de Toilette
en Ecaille

ÉPONGES
Garnitures de Toilette en cristal

Expédition de tous les Articles
de Parfumerie
Franco d'Emballage

Seules Succursales : PARIS, 1, Place Clichy
· LYON · MARSEILLE · NANTES · ANGERS · SAINTES · LILLE ·



AU MARÉORAMA : LE BATEAU EN ROUTE

Les Attractions de l'Exposition



L'ATELIER DE LA RUE DE LA CONVENTION

Le bon Horace disait qu'il faut mêler l'utile à l'agréable : *utile dulci*. En retournant sa maxime, les directeurs de l'Exposition ont voulu mêler beaucoup d'agréable à l'utile.

Plus on va, en effet, plus on se persuade qu'à côté des grands enseignements d'une Exposition industrielle et commerciale, il faut de nombreuses attractions, jeux, spectacles, nouveautés de toute sorte qui reposent l'esprit du visiteur.

L'Exposition de 1889 en avait beaucoup plus que celle de 1878. Celle de 1900 nous révélera des merveilles sans nombre.

Dès maintenant nous pouvons signaler les principales dans une rapide revue qui donnera à nos lecteurs un avant-goût des plaisirs qui l'attendent dans quelques mois.

LE MARÉORAMA

Nous avons entretenu déjà nos lecteurs de cette attraction si intéressante, l'un des « clous » les plus curieux de l'Exposition. Rappelons brièvement que le Maréorama a pour but de donner l'illusion complète d'un voyage maritime.

Les spectateurs seront placés sur un véritable pont de steamer long de 35 mètres sur 10 qu'une machinerie ingénieuse et puissante, œuvre d'un ingénieur-constructeur distingué, M. Voirin, animera des mouvements du roulis et du tangage. Ils verront exécuter les manœuvres par l'équipage; les manches à vent leur souffleront un air vif, imprégné de senteurs marines par son passage à travers une couche de varech. En même temps, se dérouleront des deux côtés du navire, à tribord et à bâbord, d'immenses toiles où seront représentés la mer, ses rivages, les bateaux et vaisseaux que l'on rencontre, les ports où l'on jette l'ancre.

C'est un phénomène bien connu que le déplacement régulier d'un objet qui occupe tout l'horizon visuel donne au spectateur immobile l'illusion de son propre déplacement. Ainsi, dans un train arrêté près duquel un autre train s'ébranle, le voyageur croit son train stationnaire en marche, et que le train mouvant ne bouge pas. De même, au Maréorama, il semblera que le vaisseau vogue aussi rapidement que se dérouleront les

toiles. Des artifices d'éclairage et autres viendront compléter cette illusion et la rendre parfaite. L'itinéraire choisi est le tour de la Méditerranée, avec escales à Marseille, Sousse, Naples, Venise et Constantinople. Cette œuvre grandiose est presque terminée. Le Palais du Maréorama, belle construction de style oriental, dû à M. l'architecte Lacau, élève déjà à l'angle de l'avenue de Suffren et du quai d'Orsay, au pied de la Tour Eiffel, sa masse imposante, couronnée par une immense terrasse à l'italienne.

L'inventeur et l'auteur du Maréorama, M. Hugo d'Alési, le célèbre peintre des chemins de fer, a rapporté de son voyage d'études 248 maquettes, de 75 centimètres sur 50, peintes avec le remarquable talent et la scrupuleuse conscience qu'on lui connaît. Une quarantaine de peintres choisis par lui, la plupart déjà médaillés du Salon, travaillent sous sa direction à reporter ces peintures sur les immenses toiles, dont l'ensemble aura 1,000 mètres de longueur sur 15 mètres de hauteur.

Pour ce travail gigantesque, on a dû construire un atelier monstre, assurément le plus grand atelier de peintre qui existe, et qui, par sa masse, son agencement, son éclairage, est une curiosité. Il s'élève au coin de la rue de la Convention et de la rue de Lourmel. Avec le réseau de fils électriques qui s'y enfonce, on le prendrait pour une gare ou une usine américaine. Il est divisé en deux parties, longues chacune de 50 mètres, larges de 15, hautes de 18. L'énorme échafaudage porte les peintres à la hauteur des parties supérieures des toiles.

Tous ceux qui ont pu voir la partie déjà terminée de cette colossale œuvre picturale (quelques centaines de mètres carrés !) ont été unanimes à en louer la remarquable exécution artistique.

Bien différent de la plupart des panoramas, brossés comme des décors de théâtre, le Maréorama offrira des toiles peintes avec le soin et le fini qu'on apporte dans une œuvre de chevalet. Ce sera un véritable tableau... de 1,500 mètres de superficie. Cela seul, en dehors de l'attrait si original et si vif de l'illusion du voyage, suffirait à faire au Maréorama un immense succès.

LE PALAIS DE LA DANSE

Faire l'éloge de la danse au point de vue du charme et de l'attraction est presque superflu. Sans remonter aux peuples de l'antiquité qui lui donnaient place dans leurs cérémonies religieuses, nous la trouvons partout, aussi bien dans les palais royaux que dans les réjouissances populaires, associée à tous les actes de la vie nationale.

A Paris, des centaines, des milliers de spectateurs courent regarder dans les bals publics les danses excentriques de certaines célébrités chorégraphiques. Dans nos théâtres de féerie, comme dans nos music-halls, c'est le ballet qui constitue la principale attraction. Enfin, à notre grand Opéra, la danse marche de pair avec le chant et la musique.

Les administrations successives des précédentes expositions universelles ont si bien compris l'importance de cette attraction qu'elles n'ont jamais manqué de lui réserver une place importante dans leur programme. Elles ont d'ailleurs trouvé une aide efficace dans le zèle des exhibiteurs exotiques, accourus pour profiter de l'affluence qu'attirait le grand congrès industriel à Paris. C'est ainsi que nous avons eu, à la rue du Caire, les danses du ventre, du sabre, etc.; ailleurs, la Tolédad avec ses danses espagnoles, les Gitanes, les Javanaises, etc. Et chacun vit le succès couronner ses espérances.

Mais ce n'était là qu'un spectacle d'un goût assez douteux. Il fallait, pour 1900, remplacer ces précaires et tapageuses exhibitions par quelque chose de plus complet et de plus sérieux, tout en restant aussi attrayant. Et c'est une véritable œuvre artistique que va réaliser le Palais de la Danse, une œuvre qui n'a jamais été tentée à aucune exposition.

Ce que des industriels offraient aux visiteurs dans des exhibitions distinctes et rivales, on va le réunir et le compléter pour en faire un tout homogène et harmonieux. On n'ira point chercher au loin des phénomènes dont les prétendues danses nationales ne sont pour la plupart du temps que des désarticulations fatigantes à voir autant qu'à exécuter, ou des poses qui ont la prétention d'être lascives et qui ne sont que grossières. Toutes les danses par où se révèlent les mœurs et le génie des peuples, pas nobles rythmés dans les salons royaux, danses populaires sautées dans les fêtes villageoises, danses nationales qui caractérisent la vie d'un pays, tout cela sera reconstitué au Palais de la Danse.

On en composera des divertissements appropriés, comprenant une action com-



LE PALAIS DE LA DANSE

plète et faisant vivre les personnages. Un certain nombre de spectacles successifs seront ainsi présentés au public de l'Exposition. Tous les peuples pourront s'y retrouver.

Ainsi les Chinois y reconnaîtront le « Ping-Vou »; les Hindous, la *Danse des Bayadères de Sivâh*; les Égyptiens, la *Danse de l'Abeille*, la *Danse d'Isis* de l'ancienne Égypte... Nous aurons aussi, comme reconstitutions historiques, les *Danses Pyrrhiques* de la Grèce, les *Bacchanales* romaines; pour la France, la *Danse des Glaives* de la vieille Gaule, la *Danse des Jongleurs*, du moyen âge, le



GRUPE DE LA DANSE, DE CARPEAUX

passepied de la Renaissance, la *sarabande*, le *menuet*, la *gavotte*, tous les jolis pas du temps de Henri III, Henri IV, Louis XIV et Louis XV, la *fricassée*, du Directoire, le *quadrille* dansé avec pas et ailes de pigeon de la Restauration et de Louis-Philippe, le *cancan* de l'Empire, le *quadrille* moderne, les danses de caractère, les danses lumineuses, etc.

Ce sera une véritable *Revue historique de la Danse à travers tous les peuples et toutes les époques*.

Un pareil programme devait séduire l'Administration de l'Exposition, d'autant plus qu'il lui était présenté par deux hommes capables de mener à bien cette difficile entreprise : M. Georges Bourdon qui, directeur de la scène à l'Odéon, n'a quitté ce poste que pour accomplir à travers l'Europe une mission dont l'avait chargé le ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, et M. Marcel Lemarié, architecte diplômé du Gouvernement, qui a donné sa démission de sous-inspecteur des travaux de l'Exposition pour se consacrer au Palais de la Danse dont il a dressé tous les plans.

Ils comptent s'associer, avec l'autorisation nécessaire, un troisième collaborateur dont le concours, au point de vue technique, devra être infiniment précieux, M. J. Hansen, maître de ballets à l'Opéra, qui leur apportera sa grande expérience et son impeccable talent de reconstitution. A lui seul, le nom de M. Hansen sera une garantie du caractère artistique et pittoresque de l'œuvre.

Enfin, l'orchestre sera placé sous la direction de M. Félix Desgranges, chef d'orchestre de la Présidence de la République et auteur de plusieurs compositions applaudies.

Le choix du personnel, pour une entreprise de ce genre, a une importance qui n'échappera à personne. Des pourparlers sont déjà engagés avec des artistes connus, des célébrités dont les noms en vedette seront déjà un attrait. Les engagements ne seront définitifs qu'après la constitution de la société.

Le Palais de la Danse sera édifié sur l'un des points les plus pittoresques de l'Exposition, au Cours-la-Reine, entre le nouveau pont Alexandre III et le pont de l'Alma, dans cette rue de Paris où l'administration veut grouper les attractions les plus particulières à la vie parisienne, et qui sera la grande voie de passage de tous les visiteurs.

Il aura deux façades, l'une sur la rue de Paris, l'autre sur la Seine. Au rez-de-chaussée, deux entrées par les façades donneront accès à deux promenoirs, fumoirs d'attente, donnant accès à un bar de 100 mètres de superficie, dont la concession à un tiers s'ajoutera aux recettes de la société. Les fauteuils d'orchestre, en amphithéâtre, comme à Bayreuth, permettront à tous les spectateurs de voir aisément la scène.

Au premier, trois rangs de fauteuils de balcon, loges ouvertes

et un vaste promenoir accessible au public debout. A l'étage supérieur, même disposition.

La salle, blanc et rouge, avec guirlandes de fleurs artificielles lumineuses, contiendra 650 places assises et 500 debout. La scène de 9 mètres d'ouverture, 14 mètres de largeur et 10 mètres de profondeur, aura pour annexe un foyer de la danse, ouvert aux visiteurs à certaines conditions.

Six représentations seront données quotidiennement, trois dans le jour et trois le soir. Des soirées de gala seront organisées périodiquement pour attirer, en même temps que la grande foule cosmopolite, la partie élégante du public parisien.

En même temps qu'une admirable œuvre artistique, le Palais de la Danse sera une superbe entreprise financière. La société se constitue seulement au capital de 750,000 francs, divisé en 7,500 actions

de 100 francs chacune. Or, quand on se rappelle le succès des exhibitions présentées en 1889, sous le nom de danses, on ne peut douter qu'à chaque représentation, la salle, avec ses 1,150 places, ne soit trop petite. Et, comme chaque représentation peut rapporter, malgré la modicité des prix, de deux à quatre mille francs, et qu'il y en a six par jour, on peut calculer ce que cela pourra faire pendant les six mois...

Nous n'insisterons pas sur ce point. C'est inutile. Rentrons dans notre inspection artistique.

LE PALAIS DE LA FEMME

« Le Palais de la Femme, nous a dit Madame Pégard, secrétaire général de la Société française d'émigration des femmes et du Comité d'organisation du congrès international de 1900, sera un superbe monument situé au pied de la Tour Eiffel.

« Bien situé, il obtiendra, j'en suis certaine, un vif succès; car tout y sera combiné pour en faire le centre de réunion, le lieu du repos, le « cercle » pour ainsi dire des visiteuses des divers pays du monde entier qui viendront à l'Exposition.

« Toutes les attractions qui peuvent séduire la femme y seront réunies. On y verra, entre autres choses, le travail de la femme à toutes les époques et dans tous les pays, depuis le plus simple et le plus grossier, jusqu'au plus artistique. Nous ferons venir des contrées d'origine les ouvrières spéciales. Cela formera, en même temps qu'une revue industrielle des plus intéressantes, un pittores-

que assemblage des costumes nationaux les plus divers.

« Ce n'est là qu'un point. Il y en aura cent autres. Mais je les passe sous silence. On les connaîtra quand le programme définitif sera réglé et que chaque section sera prête à être installée dans l'emplacement qui lui sera réservé.

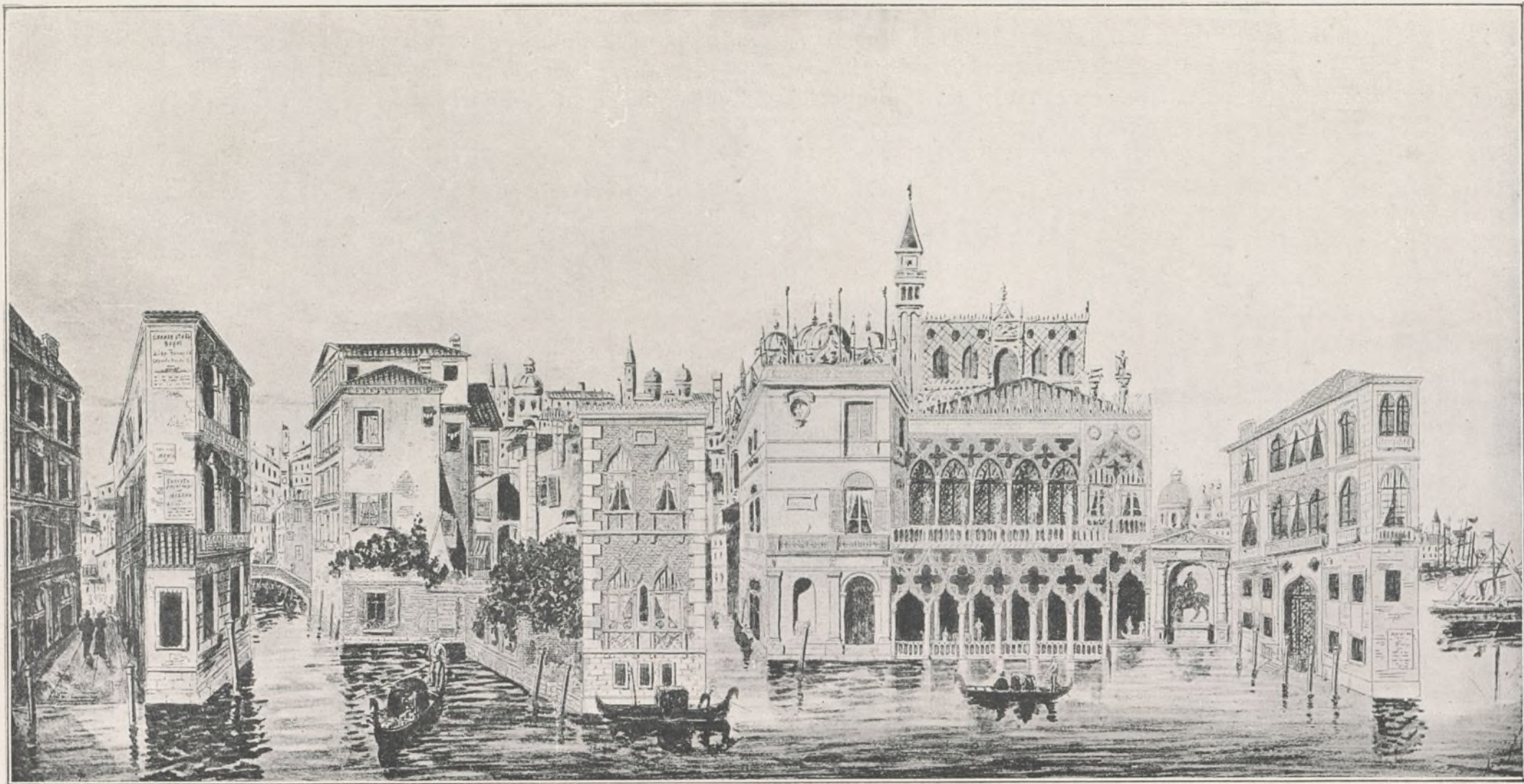
« Qu'il me suffise pour le moment de vous donner un détail au point de vue pratique. Nous voulons faire du Palais de la



LA DANSE



LE PALAIS DE LA FEMME



LA « PIAZZOTTA » DE VENISE AVEC VUES PANORAMIQUES PEINTES PAR M. OLIVE

Femme un centre de réunion où puisse, sans crainte et sans ennui, avec la plus entière confiance, venir une femme comme il faut qu'effraient les promiscuités du restaurant où tout le monde se coudoie.

« Le sous-sol du Palais de la Femme sera le cabinet de toilette-vestiaire pour dames, de l'Exposition. Elles pourront en entrant, après une course en voiture, donner un coup d'œil à leur toilette, rajuster leur coiffure, prendre ces mille petits soins dont a besoin une élégante. Après la visite à l'Exposition, ce cabinet de toilette sera également fort utile pour la rentrée dans Paris.

« Le pavillon de droite sera consacré à un restaurant. Celui de gauche à une pâtisserie. Cela permettra de pouvoir prendre un repas ou un lunch sans quitter l'Exposition. »

Toutes nos lectrices comprendront par ce faible aperçu quels services peut et doit leur rendre, pendant la durée de l'Exposition, le Palais de la Femme, dont Madame Pégard est l'habile organisatrice.

VENISE A PARIS

Qui n'a, au moins une fois en sa vie, caressé ce rêve de voir Venise, la ville tant vantée, la ville des canaux, des gondoles, des amours mystérieuses, le Lido, le pont des Soupirs, la place Saint-Marc... toutes ces exquis choses dont nous ont charmés les romans, les opéras-comiques et les récits des voyageurs?

Ce rêve va être réalisé. Venise va venir à Paris pour l'Exposition et, devant le Palais des Doges, nous pourrions nous promener en gondole sur les flots, absolument comme au temps de Marino Faliero.

On voit par notre gravure, la reconstitution exacte de la Piazzotta, peinte par M. Olive, l'éminent artiste. Venise à Paris occupera, dans l'Exposition, un rectangle de 3,000 mètres carrés.

Le grand peintre Ziem a bien voulu mettre à la disposition des entrepreneurs son musée, et c'est un tableau du maître qui servira d'affiche pendant l'Exposition.

LE GRAND GLOBE CÉLESTE

Jusqu'à présent ce n'est que dans les féeries qu'on nous a fait exécuter des voyages à travers le soleil, la lune, les planètes et les étoiles. Il était réservé à l'Exposition de 1900 de nous faire faire ce voyage scientifiquement, tout en nous amusant autant que les féeries.

C'est là le but que s'est proposé M. Galeron, membre de la société des Architectes diplômés par le Gouvernement. Prenant la contre-partie de ce qui se fait d'ordinaire dans nos écoles, où l'on représente le ciel par une sphère convexe, ce qui a le tort grave de supposer le spectateur en dehors de l'Univers, M. Galeron construit une gigantesque sphère, représentant à l'intérieur la voûte céleste et au dedans de laquelle le spectateur se promène, à la surface d'une boule de 12 mètres de diamètre, centrale, qui représente la Terre...

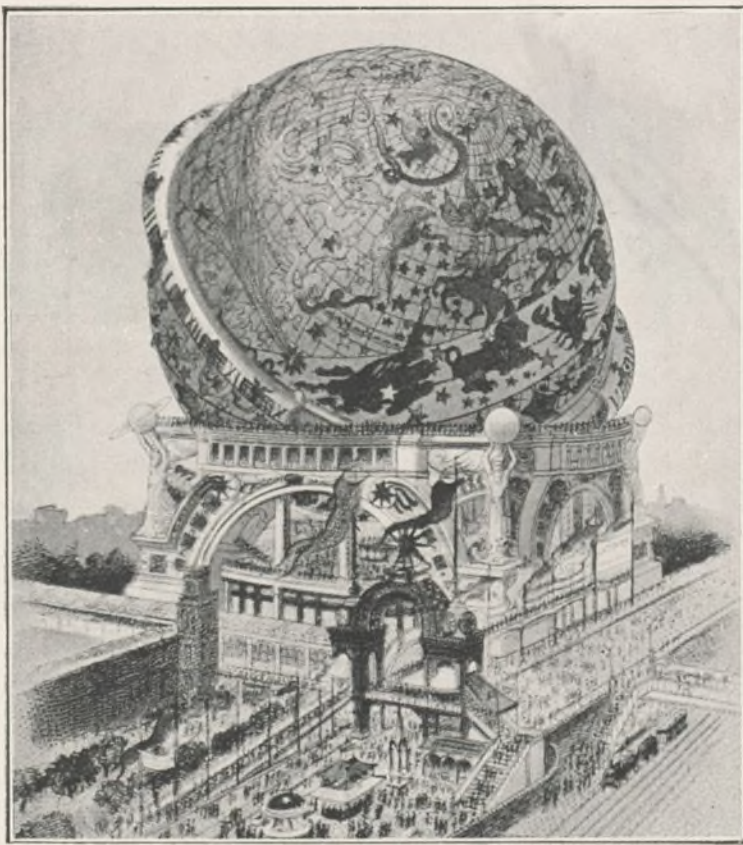
Cette Terre, comme la véritable, tournera sur son axe d'Occident en Orient, et les observateurs auront l'impression exacte que produit la rotation diurne de la vraie Terre... Les astres se lèveront pour eux comme ils se lèvent à l'horizon véritable. Ils monteront dans le ciel visible, passeront au méridien de chacun, descendront et viendront se coucher à l'Occident.

Et, comme sur notre terre, mais par un voyage moins long et moins fatigant, on pourra se rendre au Pôle Nord et jouer du spectacle du soleil de minuit..., puis redescendre à la latitude de Paris et retrouver les cieux étoilés comme nous les connaissons.

En même temps, des concerts spéciaux de musique inédite de Saint-Saëns, seront donnés sur la terrasse pouvant contenir 2,000 spectateurs. L'illustre compositeur tiendra lui-même le grand orgue.

Des voyages panoramiques à New-York, Chicago, Rio-de-Janeiro, Naples, Paris, les Alpes, les Pyrénées, l'Himalaya..., tout autour de la terre, compléteront cette leçon amusante et pratique de cosmographie.

Tous les visiteurs de l'Exposition voudront en quelques heures acquérir, en s'amusant, cette science si difficile de l'astronomie qui, grâce à M. Galeron, devient une récréation.



LE « COSMORAMA », LE « GLOBE CÉLESTE »

LE PANORAMA DU CONGO

Encore un des gros clous de l'Exposition que ce Panorama du Congo occupant une surface de 800 mètres carrés, et où, à travers des pays inconnus, on pourra suivre la marche glorieuse de la mission Marchand et de ses intrépides chefs.

C'est M. Bertone, prix de Rome, qui en est l'architecte. M. Vermare, prix de Rome également, à qui l'on doit le monument de Carnot à Dijon, exécute le bas-relief devant couronner l'édifice.

Voici quels seront les tableaux que représentera le Panorama :

1° Panorama du Centre africain; 2° Marche dans le Monzoube (Commandant Marchand et ses officiers à travers la grande forêt); 3° Le capitaine Baratier et le peintre Castellani sur le Quillou; 4° Les caïmans sur le Niari; 5° Combat à la Caverne de Macabandilou; 6° Les rapides du Pool; 7° L'incendie d'un village révolté (route de Mayenga); 8° Course sur l'Oubanghi; Une tornade dans les rapides de l'Éléphant; 10° Marais du lac Nô; 12° Entrevue avec le Négus.

La visite au Panorama du Congo peint par Castellani sera à la fois une excursion géographique utile et un pèlerinage patriotique pour les vrais Français.

A signaler encore, dans la série des attractions instructives, le *Tour du Monde*, de M. Dumoulin, le *Palais de l'Optique* ou la *Lune à un mètre*, l'*Aquarium de Paris* où l'on pourra, comme si l'on avait le don de vivre au milieu des ondes, suivre et étudier sur le vif la vie des poissons...

A noter aussi le *Palais Lumineux*, les *Bonshommes Guillaume* et le *Vieux Paris*, d'Arthur Heulhard, reconstitution scrupuleu-



DANSE DES BARIBAS A BANGUI

sement fidèle du Paris de nos ancêtres, avec ses travaux, ses fêtes naïves, ses mœurs curieuses...

LE VILLAGE SUISSE

Un coin pittoresque, plein de fraîcheur et d'imprévu : des montagnes, un lac, des cours d'eau, des prairies, et au milieu un coquet village avec ses chalets, son église, sa fontaine et ses habitants en costumes nationaux... Tel est le *Village Suisse*, dont les créateurs sont MM. Ch. Henneberg et J. Allemand.

Dans quelques mois, Paris aura ses montagnes, de superbes et majestueuses montagnes, tout comme la Suisse, découpant sur l'horizon leurs chaînes massives, dressant leurs pics, étendant leurs pentes verdoyantes. De leur plus haute cime, une cascade précipitera ses eaux écumantes où les rayons du soleil feront jouer des arcs-en-ciel; le torrent coulera dans un frais vallon égayé de moulins et de scieries, puis il s'épanouira en petit lac, miroir d'azur reflétant un coin de l'adorable paysage du lac des Quatre-Cantons.

Aux escarpements sauvages grimperont des troupeaux de chèvres; l'herbe sera fleurie et embaumée de la flore des Alpes; des pâtres venus de l'Oberland, de la Gruyère, du Simmenthal, surveilleront les troupeaux dans les gras pâturages et nous initieront à la fabrication du fromage et du beurre.

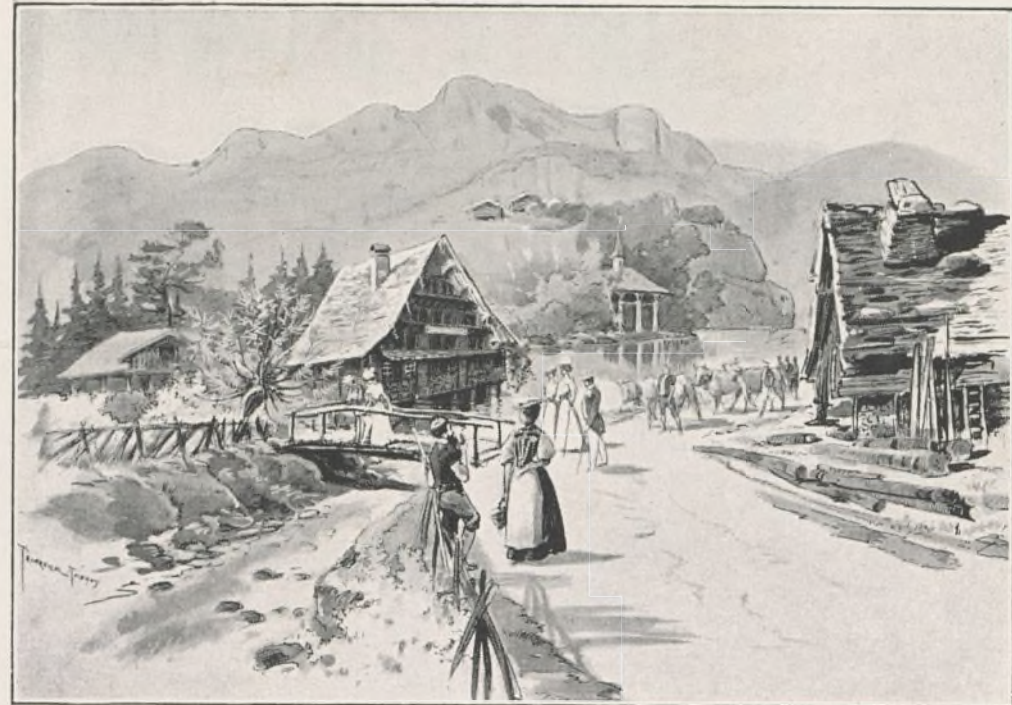
Toute l'industrie alpestre sera réunie là dans le splendide décor des Alpes. Et à dix minutes de la Madeleine et des grands boulevards, nous serons en pleine vie pastorale, au cœur de la Suisse magiquement transportée à Paris!

Ce sera la Suisse telle que la revoit la mémoire de ceux qui l'ont visitée, telle que la rêve l'imagination de ceux qui ne l'ont pas vue, avec ses entassements de monts enchevêtrés, ses chalets témérairement plantés au bord des précipices, ses torrents bondissants, ses « armaillis » aux bras nus, conduisant leurs troupeaux aux sons prolongés et lents de la trompe des Alpes.

Au pied de la montagne, il y aura le village, réunissant les plus anciens types de l'architecture suisse : vieilles maisons à arcades, à pignons pointus, à toits en auvent, à façades peintes,

grands chalets encapuchonnés de toits énormes, joyeuses auberges enjolivées de galeries et de balcons ajourés.

On verra, fidèlement reconstitués, l'humble logis de Jean-



UN COIN DU VILLAGE SUISSE

Jacques Rousseau, la maison d'Argovie où naquit Rachel, l'habitation de Pestalozzi, l'estaminet de Bourg-Saint-Pierre où déjeuna Napoléon au milieu des neiges du Grand Saint-Bernard. Une mention spéciale au château historique d'Estavayer dont l'histoire est si curieusement liée à celle de la Savoie, château héroïque et splendide, si noble et si triste en sa grandeur déchue.

Tout cela sera peuplé et vivra de sa vie naturelle.

Derrière les géraniums et les œillets de leurs fenêtres, on verra les tresseuses de paille d'Argovie et de Gruyère, en bonnet de soie noire aux larges dentelles retombantes, les brodeuses de Saint-Gall piquant délicatement leur fine aiguille dans la batiste au tambour, les dentellières bernoises dans leur corset de velours noir aux doubles chaînettes d'argent. Ce seront aussi les habiles sculpteurs sur bois de l'Oberland, les fabricants de sandales du Tessin, les potiers de Thoune, les forgerons, les chaudronniers, et enfin les armaillis fabriquant le célèbre, l'authentique fromage de Gruyère.

LE STADE D'ATHÈNES

Il y a quelques années, un riche Grec eut l'idée patriotique de restaurer à ses frais le célèbre Stade d'Athènes, revêtu de marbre par Hérode Atticus, puis ruiné et presque détruit. Il dépensa à cette entreprise une somme de cinq millions, et, en avril 1896, les jeux olympiques y furent célébrés, avec un éclat extraordinaire, en présence du roi de Grèce et de nombreux autres souverains ou personnages de marque, venus de tous les points de l'univers.

Les fêtes d'Athènes furent le signal d'une campagne en faveur de la régénération physique des races par les jeux gymnastiques et les exercices athlétiques. Cette campagne a rencontré partout, et surtout en France, la plus grande faveur du public et les encouragements du gouvernement.

Dans les écoles de l'État, les exercices de gymnastique et les sports physiques occupent maintenant une grande place, et le public s'intéresse de plus en plus à ces sports.

C'est pourquoi M. Loris, l'un des champions triomphants des fêtes d'Athènes, dont le nom est si connu dans le monde sportif, a eu l'idée de fonder, avec le concours des fervents de l'athlétisme, une académie internationale des sports. Là, devant un public nombreux, se produiront, en des concours ou des exhibitions particulières, tous les maîtres, tous les champions, tous les amateurs célèbres des divers genres de sports physiques.

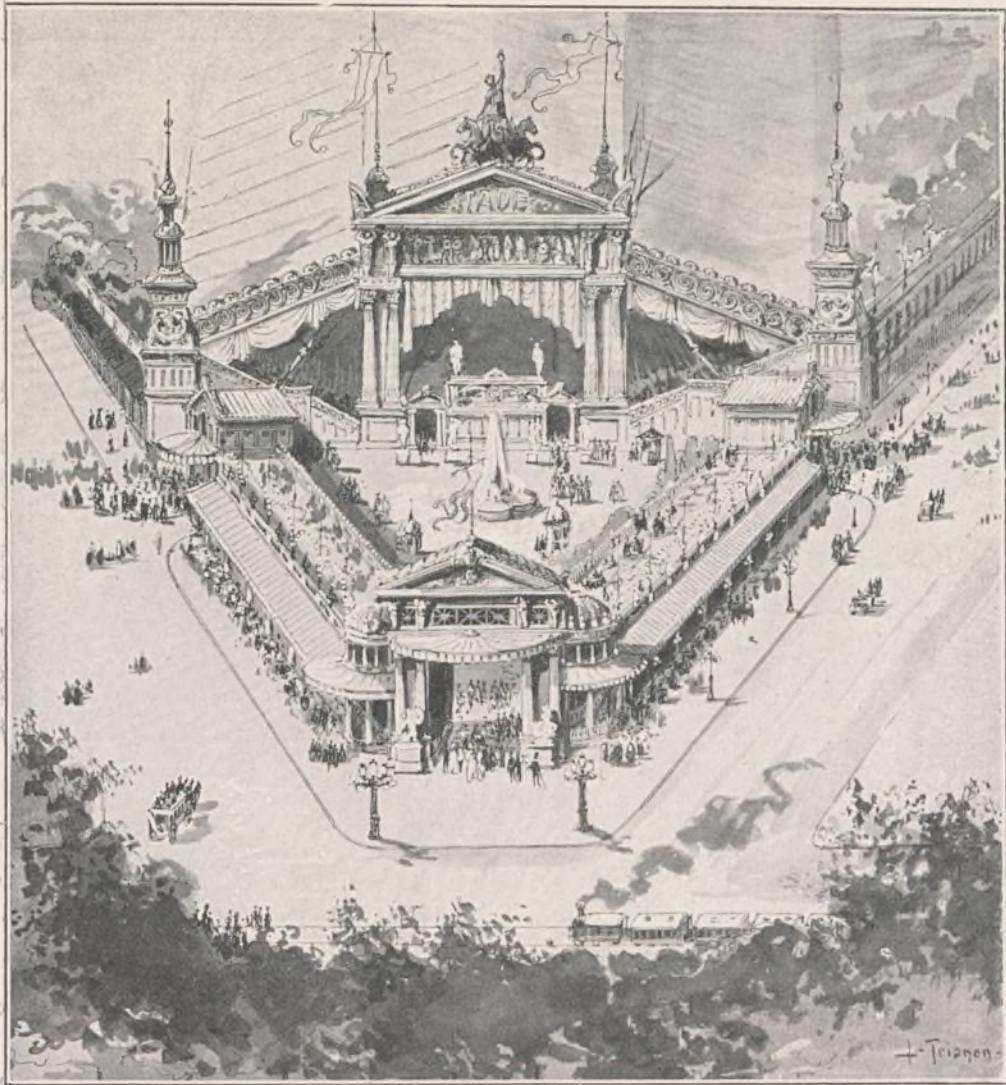
Paris, l'Athènes moderne, était tout indiqué pour cette restauration du Stade, et les promoteurs ont cru ne pouvoir choisir pour l'inaugurer un moment plus propice que celui où le monde entier rendra visite à Paris.

Cette affluence d'étrangers facilitera en effet au Stade l'organisation de tous les grands championnats. Les athlètes et les maîtres viendront se disputer les prix offerts aux vainqueurs, devant un public composé de l'élite du monde entier.

Le *Stade d'Athènes*, à Paris, divisera ses spectacles en deux catégories distinctes :

D'abord la présentation de numéros sensationnels ne donnant pas lieu à des concours. Les maîtres de tous les sports, les

célébrités les plus connues viendront à tour de rôle, dans les arènes du Stade, accomplir les jeux et les exercices qui les ont



ENTRÉE PRINCIPALE DU STADE D'ATHÈNES, AVENUE DE LA GRANDE-ARMÉE

rendus célèbres. De plus, des jeux inconnus à Paris, des numéros d'un intérêt considérable, recrutés dans tous les pays du monde, donneront une idée précise de ce que l'on peut trouver de plus remarquable à l'étranger au point de vue sport et exercices physiques.

Ensuite, chaque jour, dans l'après-midi et dans la soirée, de grands concours auront lieu, dans lesquels, en dehors des prix, sera décerné le titre de « champion du monde ».

Le Stade, construit sur un terrain de 10,000 mètres carrés, pourra contenir plus de 10,000 spectateurs.

L'arène occupera 1,800 mètres.

L'entrée monumentale s'élèvera sur l'avenue de la Grande-Armée, près de l'Arc de Triomphe. Deux autres entrées donneront, l'une sur la rue Brunet, l'autre sur la rue des Acacias.

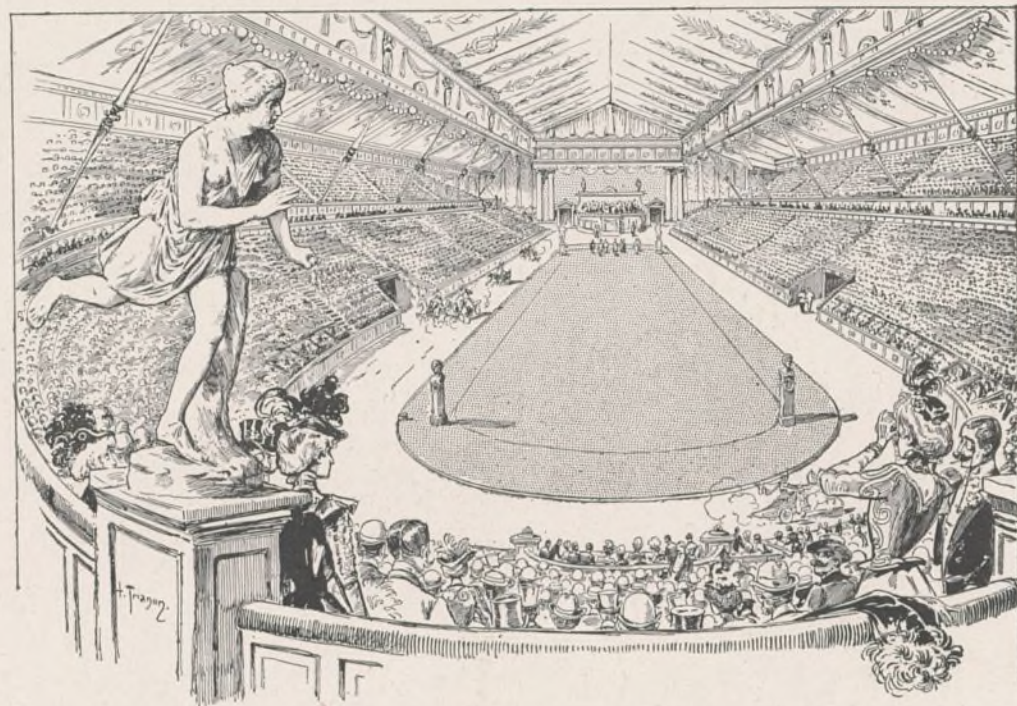
Un jardin de 1,000 mètres de superficie, avec cafés, brasseries, restaurants et attractions nombreuses, réunira ces trois entrées sur la façade imposante de l'édifice.

La disposition des gradins, largement accessible, sera celle du Stade d'Athènes et aura son aspect marmoréen. Un immense promenoir séparera les premières des secondes.

L'éminent architecte, M. Galeron, diplômé du Gouvernement, a d'ailleurs donné tous ses soins à cette reconstitution artistique. Son nom est un sûr garant de la perfection de l'œuvre.

Au point de vue financier comme au point de vue artistique, le *Stade d'Athènes*, à Paris, sera à la fois une superbe opération, dont le caractère éminemment patriotique n'échappera à personne. Ajoutons qu'il ne sera pas, comme la plupart des créations nées pour l'Exposition, une œuvre éphémère. La Société se constitue pour une période de trente années, et c'est seulement pour avoir sa consécration universelle que le Stade sera inauguré en 1900.

C'est une gloire pour Paris que d'avoir été choisi comme



INTÉRIEUR DU STADE D'ATHÈNES A PARIS

la ville unique au monde qui doit donner l'exemple de la renaissance des jeux olympiques.

* *

Nous avons passé en revue les principales attractions de l'Exposition. On voit que nous ne nous avançons pas trop quand nous disions en débutant que la Grande Kermesse de l'Univers nous offrirait des merveilles.

C. DUHAMEL.

